

éclairages

N°10

[Automne/Hiver 2018-2019]

DÉVELOPPEMENT DURABLE : L'ENGAGEMENT DES FILIÈRES LIVRE ET CINÉMA

PAROLES D'INVITÉS : CATHERINE LARRÈRE, MARIE-MONIQUE ROBIN

DÉMARCHES ÉCORESPONSABLES DES STRUCTURES CULTURELLES

CRÉATION ENGAGÉE / CRÉATION MILITANTE

TRANSMETTRE ET ENSEIGNER : AU CŒUR DES ENJEUX
DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

Un artiste à l'œuvre : Guillaume Trouillard



ÉDITO

À l’heure où les politiques et les pratiques culturelles sont en profonde mutation, la Région Nouvelle-Aquitaine a fait le choix de s’engager durablement pour la culture et la création afin de préparer l’avenir.

À travers la fondation de l’ALCA, Agence Livre Cinéma Audiovisuel, la Région vise à consolider ses filières économiques culturelles et créatives, mais aussi à garantir les droits culturels de ses populations et à renforcer l’accès à la culture pour tous et sur tous ses territoires. La mise en œuvre, à partir de 2004, des premiers Agendas 21 de la culture par des villes et gouvernements locaux du monde a ancré la conviction selon laquelle la culture est en effet un pilier du développement durable.

Ce numéro d’Éclairages témoigne de la façon dont les acteurs du livre et du cinéma, et plus largement les communautés artistiques et créatives s’emparent de l’écologie, questionnent notre société et nos pratiques, lancent des alertes, des images et des signes pour nous proposer des chemins de traverse ou de création où « semer ses cailloux blancs », des utopies à réaliser, des récits, des langages nouveaux.

À la confluence de la création et du réel se trouve peut-être une possibilité de transformer le quotidien, la vie, la ville, le monde ?

Il est frappant de constater dans ce numéro combien les artistes et les acteurs du livre et du cinéma s’engagent à leur manière pour leurs biotopes et leurs territoires et sont inspirés par ceux-ci. Biomimétisme, écosystèmes, frugalité, proximités, transmission, solidarités... sont des vocables communs qui ponctuent les pages et les œuvres de nos différents témoins.

Du côté des industries du livre et du cinéma, les initiatives progressent (écocertification des festivals, recyclage, optimisation des ressources naturelles...), mais la route est longue avant de voir se généraliser les certifications et les démarches de type HQCA « Haute qualité culturelle et artistique » ou « Creative Green Awards », sur lesquelles certains acteurs culturels s’appuient désormais.

En matière de transmission, les passeurs d’images et de mots sont à l’œuvre pour accompagner la « fabrique » de la citoyenneté et garantir les droits culturels. Cet apprentissage est un socle qui permet l’éveil des consciences et les transformations à venir.

Nous le constatons : il ne s’agit pas de repeindre en vert les politiques publiques, la littérature et le cinéma, mais bien de contribuer à la transition écologique par l’engagement pour la biodiversité culturelle, film après film, livre après livre, des auteurs aux producteurs, en passant par les diffuseurs de culture.

Cet engagement citoyen devra être demain au cœur du projet ALCA que nous construisons en Nouvelle-Aquitaine !

Coralie Grimand
Directrice générale de l’ALCA



sommaire

Développement durable :
l’engagement des filières livre et cinéma

Paroles d’invités

02 L’engagement culturel dans la transition écologique
Catherine Larrère, auteure et professeur de philosophie émérite, spécialiste de l’éthique de l’environnement

04 L’image et l’écrit pour montrer les possibles
Marie-Monique Robin, journaliste, auteure et réalisatrice
Par Nicolas Rinaldi

Démarches écoresponsables des structures culturelles

07 Une gestion sensible d’un patrimoine naturel et culturel remarquable
Nicolas Nerset, jardinier et technicien paysagiste
Par Marie-Pierre Quintard

09 EcoProd : rendre les tournages plus verts
Joanna Gallardo, responsable du projet EcoProd à la Commission du film d’Île-de-France
Par Emma Mahoudeau Deleva

13 Clic.EDIT ou l’optimisation des coûts de fabrication des livres
Pascal Lenoir, président de Clic.EDIT et directeur de production chez Gallimard
Par Anne Clerc

Création engagée / création militante

16 Le jardin des arts
Dominique et Jean Paul Ruiz, éditeurs et plasticiens
Par Didier Ayres

18 Les carnets naturalistes et la philosophie du jardin
Xavier Mouginet, auteur et directeur des éditions Élytis
Par André Paillaugue

21 La demeure
Li-Chin Lin, auteure de BD
Par Lucie Braud

24 Un artiste à l’œuvre :

Guillaume Trouillard
dessinateur et éditeur
Par Romuald Giulivo

28 Mon voisin Raymond Troubs, auteur de BD
Par Lucie Braud

31 Anthropologie de la palombe
Marine de Contes, réalisatrice et monteuse
Par Geoffrey Lachassagne

33 Sous les eaux, les pages
Emmanuelle Pagano, écrivain
Par Serge Airoldi

35 Une cabane, une vie, un film
Colas Devauchelle, réalisateur, et David Foucher, producteur et réalisateur
Par Christophe Dabitch

Transmettre et enseigner : au cœur des enjeux du développement durable

39 Royère-de-Vassivière : une bibliothèque au plus près de la population
Nathalie Sauteron et Rémy Tamalet, bibliothécaires
Par Florence Bianchi

40 L’écosystème des frères Braco
Hugo et Nathan Braconnier, cinéastes animaliers
Par Geoffrey Lachassagne

42 Un festival engagé
Xavier de Catheu, coordinateur et porte-parole de l’association Terre et Lettres
Par Marie-Pierre Quintard

45 Le dispositif Passeurs d’images
Laurent Cantet, réalisateur et scénariste

46 Des petits cailloux blancs qu’on sème
Thomas Bardinnet, cinéaste, créateur et animateur de l’association ABC, et Judy Diallo, élève de l’ABC
Par Renaud Borderie

Retrouvez l’intégralité de la revue sur Éclairs



1. Daniele Salvai, L'alveaire © Arto Sella – Photo : Giacomo Bianchi (cf. p. 02)
2. Débardage le long de la Hure – Photo : N. Nerset (cf. p. 07)
3. Les Plantes médicinales, Tome 2 : de Laitue à Yéble (extraits), éditions Ruiz, 2011 (cf. p. 16)
4. Forêt de Madagascar, stupéur verte, éditions Élytis, 2017 (cf. p. 18)
5. Fustulidie (détail de la couverture), éditions ça et là, 2017 (cf. p. 21)
6. Permis de construire, 2017 © Les films du temps scellé (cf. p. 35)
7. Fort CaracTerre – Photo : Hugo et Nathan Braconnier (cf. p. 40)



éclairages

N°10 - [Automne/Hiver 2018-2019]

Illustration de couverture, portfolio et pages 6, 12, 38, 44 : Guillaume Trouillard

Éclairages est la publication semestrielle de l’ALCA, Agence livre, cinéma et audiovisuel en Nouvelle-Aquitaine, association Loi 1901.

Directeurs de la publication : Bruno Bouteux
Coralie Grimand
Coordination éditoriale : Emmanuelle Schmitt
Marie-Pierre Quintard
Comité de rédaction : L’équipe de l’ALCA (sites de Bègles, Limoges et Poitiers)

Ont contribué à ce numéro : Serge Airoldi
Didier Ayres
Florence Bianchi
Renaud Borderie

Lucie Braud
Laurent Cantet
Anne Clerc
Christophe Dabitch
Romuald Giulivo
Geoffrey Lachassagne
Catherine Larrère
Emma Mahoudeau Deleva
André Paillaugue
Marie-Pierre Quintard
Nicolas Rinaldi

La rédaction remercie toutes les personnes qui ont accepté d’être interviewées pour la réalisation de ce numéro.

Conception graphique : Dan Maurin / www.dandan.fr

Pour écrire à la rédaction : marie-pierre.quintard@alca-nouvelle-aquitaine.fr

Diffusion : ALCA
Correction : Laurence Gay
laurencegay@yahoo.fr
Imprimeur : BLF Impression
www.blfimpression.fr
ISSN : 2273-8851
Dépôt légal : octobre 2018



ALCA

Site de Bègles : Bât. 36-37 / Rue des Terres Neuves – 33130 Bègles
Tél. +33 (0)5 47 50 10 00
alca@alca-nouvelle-aquitaine.fr / www.alca-nouvelle-aquitaine.fr

 PAROLES D'INVITÉS

L'engagement culturel dans la transition écologique

Catherine Larrère

Professeur émérite à l'université de Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Catherine Larrère est spécialiste de philosophie morale et politique. Elle s'intéresse aux rapports que les hommes entretiennent avec la nature, aux questions éthiques et politiques liées à la crise environnementale et aux nouvelles technologies. Elle a publié notamment *Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique*¹ (en collaboration avec Raphaël Larrère), *Les Inégalités environnementales*², et récemment, l'ouvrage collectif *Penser l'anthropocène*³.

En 1962, Rachel Carson publia *Silent Spring*, où elle dénonçait les effets des pesticides tout au long des chaînes alimentaires : si le printemps était silencieux, c'est que les oiseaux ne chantaient plus, ils étaient morts d'avoir mangé des insectes, eux-mêmes empoisonnés par le DDT. Zoologiste et biologiste, Rachel Carson s'était fait connaître du grand public par une trilogie consacrée à la vie marine ; son livre eut un grand retentissement et marque le point de départ de la conscience écologique. Il montre l'importance, dans la lutte pour la défense de la nature, de l'engagement des scientifiques mais aussi du ralliement populaire.

Dans les années qui ont suivi, de plus en plus de scientifiques ont lancé l'alerte sur la dégradation des conditions de vie sur Terre : augmentation et généralisation des pollutions, épuisement des ressources, érosion de la biodiversité, changement climatique global affectant les grands cycles bio-géo-chimiques. Les gouvernements se sont rencontrés dans des sommets mondiaux (à commencer par le premier Sommet de la Terre en 1992 à Rio) et les scientifiques ont été réunis en des réseaux mondiaux regroupant et interprétant l'état des connaissances pour élaborer des scénarios d'action : le GIEC (Groupe intergouvernemental d'experts du climat), formé en 1987, a conseillé les conférences successives pour faire face aux changements climatiques, et une plateforme comparable (IPBES) a pris en charge les questions de biodiversité. C'est ainsi que se sont coordonnés, à différentes échelles d'action, savoirs scientifiques, pouvoirs de décision et capacités de mise en œuvre. Les résultats obtenus sont loin d'être satisfaisants (les émissions de gaz à effet de serre continuent à augmenter, pollutions et déchets s'accumulent, tandis que les populations animales et végétales se raréfient), mais ce serait encore pire si les mobilisations populaires, aussi bien au niveau global (les grandes manifestations autour de la justice climatique) que local (défense de milieux de vie menacés) n'avaient obligé les autorités politiques à agir... ou à tenter de trouver des remèdes, sans toutefois mettre en cause le *business as usual*.



Catherine Larrère

Les menaces que la poursuite incontrôlée des activités humaines fait peser sur l'ensemble de la Terre sont telles qu'il ne suffit plus d'envisager un compromis entre les besoins de développement économique et social et les contraintes de la protection de l'environnement : on ne parle plus seulement de développement durable, mais de transition écologique. Pour certains, il s'agit surtout de transition énergétique : remplacer les énergies fossiles (charbon, pétrole) par des énergies renouvelables (éolienne ou solaire, notamment). Mais ces changements techniques ne peuvent, à eux seuls, venir à bout de ce qui réclame une modification d'ensemble des façons de vivre. C'est sans doute une bonne chose de remplacer les voitures à essence par des voitures électriques, mais il faut aussi apprendre à moins se servir des voitures, à en partager l'utilisation, ou à préférer les transports en commun aux déplacements individuels. Pour être réussie, la transition écologique ne demande pas seulement une reconfiguration technique et économique, avec une réorientation des flux financiers, elle réclame, plus radicalement, une transformation des comportements sociaux. Cela demande de mobiliser l'imaginaire technologique mais aussi, et peut-être plus encore, l'imaginaire social. Il ne s'agit pas de se demander quels objets nous seraient utiles, mais dans

quel monde nous voulons vivre. Pour affronter ces changements, nous avons besoin de toute l'ingéniosité scientifique et technique, mais tout autant de nos ressources culturelles. À commencer par leur diversité. Avec la mondialisation de l'économie s'est répandu sur la planète ce que l'on a pu désigner comme « la McCulture ». D'un bout du monde à l'autre, on peut manger les mêmes nourritures, porter les mêmes vêtements, chanter les mêmes chansons, voir les mêmes films... Cette uniformisation des produits, des comportements, des pratiques est tout aussi dangereuse pour la diversité culturelle que pour la biodiversité. À l'accusation d'ethnocide (disparition des cultures) portée par certains anthropologues dans les années 1970, est venue s'ajouter, dans les années 2000, celle d'écocide (destruction des écosystèmes et de la nature). Qu'elle soit culturelle

ou biologique, la diversité est notre plus grande richesse et les deux diversités sont liées : elles ont les mêmes ennemis et se maintiennent l'une l'autre. Nous affronterons mieux les changements de notre environnement si nous disposons d'une diversité de savoirs, de pratiques, de comportements, que si nous ne pouvons y opposer que des comportements uniformisés. Avec la diversité des cultures, ce qui se maintient c'est tout ce que nous apporte sur nous-mêmes le regard de l'autre. Il est ce grâce à quoi notre vie peut continuer à avoir un sens.

Là où l'on a besoin d'un changement profond des comportements sociaux, il ne suffit pas de compter sur la science, ni d'informer le public : c'est l'imagination, l'émotion, la sensibilité qui sont convoquées. Le succès de films comme *Une vérité qui dérange* (Al Gore sur le changement climatique), *Sacrée croissance*, de Marie-Monique Robin, ou *Demain* (Cyril Dion et Mélanie Laurent) en témoignent. On y retrouve ce qui a fait le retentissement du livre de Rachel Carson : associer une information scientifique (le rôle des pesticides, les mécanismes du changement climatique et leurs effets) à une image forte. Celle de l'ours blanc dérivant sur son morceau de glace vient rejoindre, dans notre mémoire émotionnelle, les oiseaux qui se sont tus. Mais, plus encore, ces films font connaître la multiplicité et la diversité des initiatives citoyennes et populaires. Mouvements de lutte contre les inégalités environnementales, nouvelles formes d'économie solidaire, mise en place de circuits locaux liant production et consommation, façons de produire qui sont aussi des façons d'expérimenter d'autres modes de vie, comme la permaculture, mobilisations autour de la question animale, ou de l'alimentation : la transition écologique s'engage dans un foisonnement d'expériences. Il est déjà possible de vivre autrement, et de façon plus écologique : c'est de cette réalité en devenir que témoigne, notamment, *Demain*. Mais, nécessairement, cette écologie des solutions rentrera en conflit avec l'économie du profit et l'illusion selon laquelle avoir plus, c'est être plus.

Avec le développement de la conscience écologique, et la mobilisation autour d'expériences changeant les formes de vie, sont apparues de nouvelles façons de réfléchir sur l'art et la nature, et de nouvelles façons de pratiquer l'art dans la nature, que l'on parle de *Land art* ou d'*Ecological art*. Remettant en cause l'idée que la nature n'est belle que représentée, ces formes d'art se placent dans la nature. Ce ne sont pas des arts de la représentation, mais de la présentation, qui mettent en avant la composante émotive et participative. Il y a par là une convergence entre engagement artistique et engagement politique. Alors que les manifestations politiques, notamment sur des thèmes écologiques, mettent volontiers en scène la rencontre joyeuse de celles et ceux qui luttent pour une autre vie, les manifestations artistiques se font actes militants. Agnès Dènes a pu transformer une décharge de Manhattan en champ de blé. Frans Krajcberg sculpte avec les arbres calcinés de la forêt amazonienne pour dénoncer les ravages du front pionnier sur un des hauts lieux de la diversité biologique et sur la vie



Will Beckers, *Through the soul* © Arte Sella – Photo : Giacomo Bianchi

des autochtones. Entre Vénétie et Trentin, dans une vallée près de Borgo Valsugano, se tient une exposition permanente de *Land art*. Peu enthousiastes au début de cette expérience, parfois même vaguement hostiles, les autochtones ont adopté les activités d'Arte Sella : certains participent bénévolement à l'organisation des expositions, d'autres les financent, la municipalité anime un « foyer de créativité rurale » auquel les artistes sont invités et où les enfants jouent volontiers au *Land art*. Les initiateurs d'Arte Sella semblent ainsi avoir trouvé un langage commun entre les habitants du Val de Sella et les artistes. C'est dans ce genre de convergences que s'engage la transition écologique.



1. Catherine et Raphaël Larrère, *Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique*, La Découverte, Paris, 2015 (juin 2018 pour l'édition de poche).
2. Catherine Larrère, *Les Inégalités environnementales*, PUF, Paris, 2017.
3. Rémi Beau et Catherine Larrère (sous la dir.), *Penser l'anthropocène*, Les Presses de SciencesPo, Paris, 2018.



L'équipe du film devant le village de Mauléon, lieu du tournage de *L'Affaire de tous* – Photo : Solène Charrasse

L'image et l'écrit pour montrer les possibles

Marie-Monique Robin / Propos recueillis par Nicolas Rinaldi

Auteure de nombreux documentaires et ouvrages d'investigation, la journaliste Marie-Monique Robin utilise l'image et l'écrit pour dénoncer les dysfonctionnements de notre société et, surtout, en montrer les alternatives.

Plusieurs de vos films et ouvrages (Le Monde selon Monsanto, Le Roundup face à ses juges, Terre souillée...) traitent de questions relatives à la biodiversité, au respect de l'environnement. Qu'est-ce qui vous a poussée à explorer ces thèmes ?

Les films que j'ai réalisés traitent plus largement des droits humains, sous toutes leurs formes. J'ai effectivement beaucoup travaillé sur la question agricole, du contrôle des semences à l'impact du modèle agro-industriel sur l'eau, l'environnement, les agriculteurs ou encore les consommateurs que nous sommes. Étant née dans une ferme du Poitou, mon intérêt pour l'agriculture est aussi lié à des considérations personnelles. C'est un sujet que je connais bien de l'intérieur et qui m'a donné des facilités pour aborder ces questions et rencontrer les agriculteurs. Je sais

par exemple que dans le groupement d'employeurs coopératif auquel participaient mes parents, deux des cinq associés sont morts prématurément de cancers et les trois autres ont tous eu également un cancer.

Vos travaux ont vocation à être vus par le plus grand nombre, à éveiller les consciences sur des sujets contemporains. Estimez-vous qu'il persiste des lacunes dans l'éducation à ces problématiques ?

Certaines écoles sensibilisent les enfants avec, notamment, des potagers communs. J'ai eu la chance de filmer ce genre d'ateliers éducatifs où les enfants sèment et mangent leurs produits. Il faut rétablir ce lien, qui a été beaucoup détruit, entre l'être humain et la terre nourricière. Mais je pense plus largement

que les droits humains ne sont pas suffisamment expliqués. Tous ces droits fondamentaux sont défendus dans les grands textes internationaux, malheureusement pour la plupart non contraignants. Ils englobent le droit à l'alimentation, le droit à la santé, le droit à un environnement sain, le droit à l'information... La presse a aussi pour rôle central de les défendre. Comme l'écrivait Albert Londres, le métier de journaliste « n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort. Il est de porter la plume dans la plaie ». En tant que quatrième pouvoir, les journalistes doivent œuvrer pour le bien commun, en dénonçant les dysfonctionnements et en rétablissant la vérité. La question du respect des droits humains devrait donc rester un fil conducteur dans tout travail de journaliste.

« La question du respect des droits humains devrait donc rester un fil conducteur dans tout travail de journaliste. »

Quel rôle doit, selon vous, occuper la culture dans la médiation de ces sujets ?

En plus d'être une ouverture sur le monde, la culture recrée du lien à travers tous types de supports et formes d'expression. Du lien avec le monde, avec les autres. Nous souffrons beaucoup en ce moment de la destruction des liens, notamment à cause d'une économie capitaliste tournée uniquement vers le profit et qui n'est plus au service des humains. Le système financier en est le parfait exemple : plus de 95 % des transactions ne sont que de la pure spéculation, n'entretenant aucun rapport avec l'économie réelle. Pour sortir de cette impasse globale, dont résultent notamment le dérèglement climatique, la destruction de la biodiversité, la montée des inégalités et des extrémismes politiques, il faut que la culture recrée du lien.

Quels avantages offrent le documentaire et le livre pour transmettre le résultat de vos investigations ?

Il est vrai que ces dernières années j'ai sorti, à de nombreuses reprises, à la fois un film et un livre. Je fais de l'investigation au long cours, soit pour dénoncer soit pour montrer que d'autres choix existent. Depuis 2012, je m'attache d'ailleurs à investiguer les possibles. Le *There is no alternative* (« Il n'y a pas d'autre choix ») de Margaret Thatcher m'a longtemps hantée et m'a poussée dans cette démarche. Quand on regarde l'état du monde, il est assez terrible de penser qu'il n'y a pas d'alternative... Le film et le livre sont deux outils très complémentaires pour traiter un même sujet. Le film permet d'entrer dans une histoire, de voir les gens et ce qu'ils font. Le livre permet de puiser davantage ; on y trouve bien plus d'informations, plus de sources.

Dans vos derniers projets, notamment Qu'est-ce qu'on attend ?, vous montrez des solutions concrètes et alternatives à l'infrastructure, au sens marxiste du terme. Est-ce aussi le rôle du documentaire de s'affirmer comme relais de projets innovants ?

Devant la déconstruction du délicat équilibre du climat, il y a un déni collectif que je trouve sidérant. Un déni entretenu notamment par les responsables politiques qui ne prennent aucune mesure à la hauteur de l'enjeu. Si Albert Londres nous voyait au XXI^e siècle, s'il voyait comment nous avons déclenché la sixième extinction

des espèces, s'il voyait que 1 % de la population mondiale possède 50 % du patrimoine, il s'offusquerait de cette inertie collective. Mais il se dirait aussi qu'il ne suffit pas de dénoncer tous ces dysfonctionnements mais qu'il faut aussi se faire le relais d'autres initiatives. Les citoyens réclament la médiatisation de toutes ces initiatives. Pour la diffusion de *Qu'est-ce qu'on attend ?*, j'ai participé à près de 130 projections dans toute la France et à l'étranger, et j'ai senti cette demande collective. Il est donc très important de soutenir les lanceurs d'avenir, qu'ils soient citoyens ou élus, qui essaient de montrer qu'il existe des solutions pour sortir de l'impasse dans laquelle nous nous enfonçons de manière inéluctable.

Vous travaillez actuellement sur un projet de film intitulé L'Affaire de tous, chronique qui raconte l'expérimentation d'un dispositif visant à atteindre « zéro chômeur de longue durée ». Pouvez-vous nous en dire davantage ?

Ce projet fait partie de cette volonté d'investiguer le champ des possibles. J'ai eu vent en 2015 de cette initiative portée notamment par l'association ATD Quart Monde, dont je connais et apprécie les travaux. ATD Quart Monde a mené un travail de lobbying auprès des parlementaires afin de faire voter une loi permettant l'expérimentation d'un dispositif visant à fournir à tout chômeur de longue durée qui le souhaite un emploi à durée déterminée, adapté à ses compétences et sans surcoût pour la collectivité. Mauléon, dans les Deux-Sèvres, dont je suis originaire, est l'un des territoires qui bénéficient de cette expérimentation. Je travaille ainsi, avec mon producteur et mari, sur un film pour le cinéma et, dans un premier temps, sur une version plus courte adaptée à la télévision, *Envoyé spécial* souhaitant diffuser nos travaux. Nous nous intéressons donc à l'expérimentation de ce projet sur Mauléon en suivant les plus de 200 personnes concernées par le dispositif. Le résultat est bluffant : on voit des chômeurs de longue durée passablement « amochés » au départ, pour des raisons très diverses par ailleurs, qui se sont investis pendant plus de deux ans dans des projets et qui se portent aujourd'hui très bien. La réussite du dispositif tient, en plus de la transformation des gens, en la démonstration que de nombreux besoins sont insatisfaits dans nos territoires.

Finalement, la « passivité sociale », qui explique selon vous le chômage et l'exclusion, est-elle aussi un facteur de la crise climatique et des victimes qu'elle engendre ?

Cette passivité sociale fait évidemment partie des causes du dérèglement climatique. Elle est d'ailleurs plus large et intimement liée à notre modèle économique. Dans *Sacrée croissance*, j'ai donné la parole à des personnes qui questionnent le modèle actuel, fondé sur le « toujours plus » : toujours plus de production, toujours plus de consommation, comme moteurs de l'économie. Et ce malgré la rareté des ressources et l'incapacité de la planète à absorber nos déchets. Le film ouvrait aussi sur l'opportunité de créer un nouveau paradigme de croissance, adapté aux besoins et enjeux du XXI^e siècle. On entrerait ainsi dans l'ère de la post-croissance, formalisée par l'économiste britannique Tim Jackson. La sobriété, le partage des ressources, la coopération, seraient les moteurs de nouvelles formes d'économie. Et le rapport au travail serait pensé autrement.



DÉMARCHES ÉCORESPONSABLES DES STRUCTURES CULTURELLES

UNE GESTION SENSIBLE D'UN PATRIMOINE NATUREL ET CULTUREL REMARQUABLE

Nicolas Nerset / Propos recueillis par Marie-Pierre Quintard

EN FIN JARDINIER ET TECHNICIEN PAYSAGISTE, NICOLAS NERSET GÈRE DEPUIS TROIS ANS LE PARC DU CHALET MAURIAC, À SAINT-SYMPHORIEN, ET PLUS RÉCEMMENT LE MASSIF FORESTIER DE L'ÎLE DE VASSIVIÈRE¹, EN HAUTE-VIENNE. CES DEUX LIEUX ONT LA PARTICULARITÉ D'ASSOCIER UN PATRIMOINE NATUREL REMARQUABLE À UNE FORTE DIMENSION CULTURELLE. NICOLAS NERSET SOULIGNE LES RICHESSES ET SUBTILITÉS DE CETTE INTERACTION DANS UNE DÉMARCHE D'ACCOMPAGNEMENT RESPECTUEUSE ET ATTENTIVE.

Quelle est votre approche de ces territoires et le point de départ des actions que vous y menez ?

À Vassivière, je n'ai pas le monopole de la gestion, il y a plusieurs regards croisés. Celui du Syndicat mixte du lac dans la gestion quotidienne de l'île, puis celui du Conservatoire du littoral et de l'ONF. L'aventure a démarré cette année, après une phase préparatoire. J'ai découvert un lieu magique, pour lequel j'ai eu un vrai coup de cœur. Le point de départ de mon travail sur ce territoire concerne la forêt et sa mise en sécurité, car on est dans un lieu ouvert au public, en permanence et sans restriction. La question de la sécurité est souvent l'angle d'attaque pour que les élus et autres décideurs prennent conscience qu'il y a des actions à mener. Une fois que cette porte est ouverte, on peut vraiment agir, mais pas n'importe comment. Le territoire de Vassivière est très préservé. Il y a une forte interaction avec les œuvres d'art, qui ont investi le massif forestier appelé « Bois de sculptures ». On est dans le domaine du *Land art*. Cette interdépendance, qui concerne aussi les autres éléments de l'île, dont le lac, génère de vraies contraintes en matière de gestion. J'arrive donc là-bas à pas feutrés, le temps de comprendre toutes ces subtilités et de mener ces actions de mise en sécurité. Pour impacter le moins possible le lieu, on a fait appel à deux bûcherons dont la spécialité est le débardage à cheval. On utilise ainsi une méthode douce, car quand on parle d'« abattage », le mot fait peur et crée beaucoup d'émoi, surtout sur ce territoire, à la frontière entre la Creuse et la Haute-Vienne, où les habitants sont très attentifs à l'action publique. À Saint-Symphorien, le projet a été mené différemment, sur le long terme. Les Paroupiens se sont ainsi plus habitués à l'intervention publique.



Endainage de la prairie humide - Photo : N. Nerset

De quelle manière s'effectue l'étude du site, en amont de votre intervention ?

Nous nous appuyons sur les acteurs locaux, les personnes qui habitent le territoire, pour essayer d'appréhender sa dynamique, d'identifier les interactions naturelles, et croiser cela avec l'histoire du lieu pour comprendre quelle lecture en avaient les précédentes générations. Il y a une histoire patrimoniale très forte à Saint-Symphorien, qui est liée à la famille Mauriac et à l'écriture. J'ai d'ailleurs commencé en lisant Mauriac. Il parle souvent du parc, tant dans ses romans que dans ses écrits autobiographiques, et ses descriptions sont d'une précision incroyable. C'est une matière précieuse.

Il a fallu trois ans pour passer d'une gestion du parc un peu « aveugle » à une approche plus attentive et respectueuse. Aujourd'hui, nous ne sommes plus dans la maîtrise des choses, mais

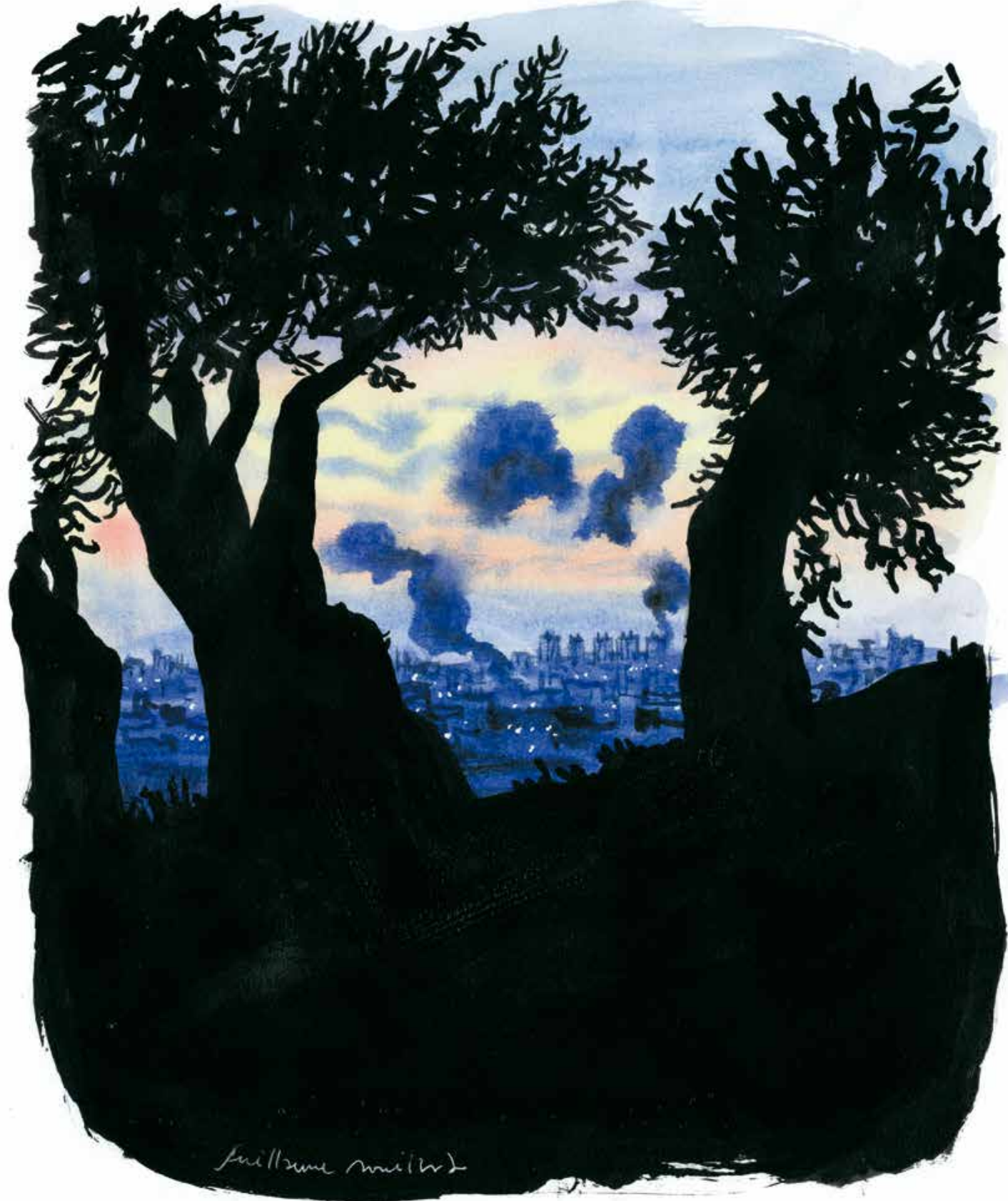


Illustration : Guillaume Trouillard - « Regarder Gaza mourir », *L'Humanité*, 14 août 2014

dans une phase d’observation permanente afin d’adapter notre action – ou notre non-action – sur ce territoire. Ensuite, il est nécessaire de communiquer. On a donc profité de l’anniversaire des 5 ans du Chalet en tant que lieu de résidence d’écriture, en 2017, pour mener une action de communication en installant des panneaux explicatifs. Celui qui arrive là-bas pour la première fois connaît ainsi la trame de ce qui s’y passe. Il faut expliquer mais ne pas trop en dire non plus, se laisser imprégner par le lieu, habiter par les ambiances... Je pense que les mentalités évoluent : on va accepter qu’une prairie prenne naissance, que l’herbe monte, que les fougères reprennent leur place... sans penser que le lieu est à l’abandon.

Est-ce un retour à ce qu’était le parc avant, du temps de Mauriac ?

Un peu, même si l’on est encore loin, je pense, de ce que c’était réellement. Mais le but n’est pas non plus de reproduire le parc de manière muséale, tel que Mauriac le décrivait. Il était alors dans une quasi-obscurité. À peine sorti du chalet, on était en sous-bois, on s’enfonçait dans une nature très dense. Depuis, il y a eu trois tempêtes, qui ont créé de nombreuses ouvertures. D’autres végétaux se sont développés, de nouvelles dynamiques se sont mises en place. Il ne faut pas oublier que ce lieu est complètement anthropisé, c’est la main de l’homme qui a planté quasiment toutes les essences. On est dans un milieu au départ artificiel mais qui, avec l’âge, et à l’image de toute la lande, a acquis sa propre identité. Plus on avance dans notre réflexion, plus on pense laisser faire la nature. La main qui va accompagner va repérer les semis spontanés pour les protéger.



Journée de médiation scolaire au Chalet Mauriac, septembre 2017
Photo : Elodie Lima et le lycée EPLEFPA de Bazas

Vous coordonnez une opération

en vue de l’adhésion à une charte Natura 2000 pour la zone humide du parc du Chalet, le long de la rivière la Hure. Quelles sont les démarches entreprises et ce classement est-il essentiel selon vous à la préservation et à la gestion durable du domaine ?

Le programme européen Natura 2000 définit une cartographie des espaces qui mériteraient d’être protégés. Cela concerne souvent des propriétaires privés, et le rôle de l’animateur/trice du secteur est de proposer la signature d’un contrat dans lequel le propriétaire s’engage à respecter un certain nombre de consignes. Sur le domaine de Saint-Symphorien, l’eau est prégnante car il y a une rivière qui passe dans le parc. Entreprendre une démarche en vue du classement m’a semblé évident. Un syndicat gère la vallée du Ciron, dont la Hure est un affluent. Ils interviennent sur tout le territoire, notamment par des actions pédagogiques très fortes. J’ai été mis en contact avec une animatrice, Alexandra Quénu, et ensemble, nous avons entrepris des démarches – inventaires etc. – pour que la Région, en tant que propriétaire, affirme durablement ses engagements sur la gestion du parc du Chalet Mauriac. Ce contrat servira de garde-fou. Dans les faits, c’est déjà ce qui se passe, mais on va le faire acter pour assurer l’avenir. Le prolongement, côté éducatif, est le travail mené par l’animatrice auprès des lycéens, essentiellement ceux du lycée agricole

de Bazas, Terres de Gascogne. Deux classes sont venues pour la première fois en septembre 2017, au moment de l’anniversaire du Chalet. L’aventure va se prolonger à l’automne par une journée consacrée à l’animation lors de « La fête au Chalet », temps dédié à la restitution des projets. On va poursuivre le travail entamé il y a un an par des phases plus concrètes, comme faire de la plantation ou des inventaires. Ces actions pédagogiques reposent vraiment sur la notion d’accompagnement. Nous, on apporte aux élèves des informations techniques, et eux nous renvoient leur part d’imaginaire, leur sensibilité, un regard candide dans le plus beau sens du terme. C’est une belle matière, précieuse.

Ces actions sont-elles menées en lien avec la vie culturelle du Chalet ?

Complètement. L’idée est que les lycéens puissent rencontrer les artistes et les interroger sur leur rapport au parc et à l’espace. Le programme du lycée est ancré sur le territoire, pour que les jeunes l’envisagent autrement et découvrent les actions et interactions qui s’y déroulent. Un groupe, par exemple, est parti interviewer les personnes dans la rue pour savoir comment elles percevaient leur territoire et quelle vision elles avaient du Chalet. Cette maison est emblématique de Saint-Symphorien – la plupart des gens qui se sont mariés ici sont venus faire leur photo de mariage sur le perron. Lorsque l’insitution est arrivée lors du rachat de la propriété en 2001, cela a pu générer un peu de défiance, car au départ, cette emprise de la Région n’était pas forcément très lisible. C’est là que la médiation prend tout son sens, car c’est le seul moyen de rassurer. Aujourd’hui, la plupart des Paroupiens

ont une connaissance très fine de ce qu’il se passe ici. Cela met en lumière le sens du travail de l’ALCA et d’Aimée Ardouin² depuis cinq ans. Les habitants peuvent citer des noms d’artistes qui sont venus en résidence, ou parler des actions auxquelles ils ont participé, que ce soit à la médiathèque, au Cercle Ouvrier etc. Ce qu’ils perçoivent de la vie du Chalet est dans le prolongement de la manière dont ils appréhendent l’ensemble du parc et de leur territoire. On est en perpétuelle interaction.



1. Le Chalet Mauriac, lieu de villégiature fréquenté par François Mauriac dans sa jeunesse, est désormais un espace dédié aux écritures numériques et contemporaines, administré par l’ALCA, qui accueille une trentaine d’artistes en résidence chaque année (dans les domaines du livre, du cinéma et de l’audiovisuel). Le domaine de Vassivière regroupe le Centre international d’art et du paysage (CIAP), le château, ancien domaine de la famille de Vassivière devenu lieu d’expositions et de résidences d’artistes, le Bois de sculptures, le lac, une librairie... Tous deux sont propriétés de la Région Nouvelle-Aquitaine.
2. Aimée Ardouin coordonne les résidences d’écritures du Chalet Mauriac au sein de l’ALCA.

EcoProd : RENDRE LES TOURNAGES PLUS VERTS

Joanna Gallardo¹ / Propos recueillis par Emma Mahoudeau Deleva



Photo : Anne-Laure Lechat

E COPROD EST UN COLLECTIF, FINANCÉ PAR SES MEMBRES, NÉ EN 2009 À L’INITIATIVE DE LA COMMISSION DU FILM DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE ET DE TF1. SON OBJECTIF ? RÉDUIRE L’EMPREINTE CARBONE DES TOURNAGES DES FILMS DE CINÉMA ET DES CONTENUS AUDIOVISUELS. RENCONTRE AVEC JOANNA GALLARDO, ADMINISTRATRICE, CHARGÉE DES COPRODUCTIONS AU SEIN DE LA COMMISSION DU FILM D’ÎLE-DE-FRANCE, QUI DÉTAILLE LA GENÈSE ET LE DÉVELOPPEMENT DE CETTE DÉMARCHE DEPUIS DIX ANS. UNE INITIATIVE QUI FAIT TACHE D’HUILE EN EUROPE VIA GREENSCREEN.

Comment la Commission du film de la région Île-de-France a-t-elle eu l’idée de se pencher sur le bilan carbone des tournages cinéma et audiovisuel et de créer ce collectif EcoProd ?

En 2009, Corinne Rufet, présidente de la Commission du film d’Île-de-France et conseillère régionale [Groupe Alternative écologiste et sociale], s’est interrogée sur l’impact écologique de l’activité audiovisuelle. Elle a commandé une étude sur l’impact carbone d’un tournage, grâce à laquelle nous avons pris conscience qu’entre les déchets, la consommation d’énergie, les transports, les décors, la table de régie, la cantine etc., cette activité humaine n’avait pas un bilan écologique neutre, même si elle était, en 2010, la cinquième

la moins polluante. Les tournages émettaient alors 1,2 million de tonnes de CO₂ par an. Parallèlement, le groupe TF1, filiale de Bouygues, avait déjà des obligations de rapport RSE [Responsabilité Sociétale des Entreprises]. Il commençait à étudier son impact environnemental. Ensemble, nous avons un rôle à jouer sur l’écoresponsabilité dans l’audiovisuel. Nous avons ensuite sollicité France Télévisions. Puis, la Région Provence-Alpes-Côte-d’Azur, le deuxième pôle de tournage après l’Île-de-France, nous a rejoints, avant de nous quitter en 2017. EcoProd a ensuite accueilli Audiens, le groupe de prévoyance des artistes et des médias qui souhaitait travailler sur l’impact écologique de ses adhérents. Dès 2012, le CNC a intégré le collectif. Le Cluster d’entreprises et d’universités

autour de l'image, le Pôle Médias du Grand Paris, a aussi adhéré à EcoProd. Depuis 2017, Film France, le réseau national des lieux de tournage en France nous a rejoints, tout comme la Commission Supérieure Technique (CST). L'arrivée de Film France permet de promouvoir EcoProd sur l'ensemble du territoire. Notre souhait est qu'au travers de ce nouveau partenaire, d'autres commissions du film s'approprient cette démarche. Enfin, nous collaborons avec le ministère de la Culture.

Comment fonctionne ce collectif, quelle est sa structure juridique ?

EcoProd est un collectif sans structure juridique, porté et hébergé par la Commission du film d'Île-de-France. Notre marraine est l'actrice et réalisatrice Audrey Dana. Les membres fondateurs versent une cotisation annuelle. Le budget annuel d'EcoProd est de 45 000 euros. Le collectif n'a pas de salarié : chaque membre y consacre une partie de son temps. Chez nos partenaires tels que France Télévisions et TF1, nous travaillons avec les responsables RSE. Les premières années, EcoProd a été soutenu par l'Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie (ADEME) et par les DIRECCTE, les antennes régionales des ministères de l'Économie et du Travail.

Quelles sont les actions concrètes d'EcoProd ?

Nous avons lancé un calculateur carbone permettant de mesurer l'impact des tournages. Il est basé sur la méthodologie de l'ADEME et s'inspire d'Albert, le calculateur carbone développé par la BBC

et la BAFTA (British Academy of Film and Television Arts). Outre Albert, il existait déjà le *Green Production Guide* de la Guilde des producteurs nord-américains (PGA). Il faut dire que les studios américains sont très offensifs en matière d'écologie, tous ont des responsables RSE.

Après ce calculateur, nous avons créé des outils concrets comme le *Guide de l'éco-production*, dans lequel nous avons recensé l'ensemble des bonnes pratiques identifiées sur un tournage.

Pour passer du guide à la mise en place des bonnes pratiques, EcoProd propose-t-il des formations ?

Changer les habitudes des professionnels aguerris restait compliqué, alors qu'apprendre les bonnes pratiques dans le cadre de la formation professionnelle permet de les appliquer plus naturellement. Nous avons présenté EcoProd dans des universités, des écoles de cinéma, des festivals comme le Festival de la fiction, en 2016, à La Rochelle. En janvier dernier, nous avons entamé un cycle de formation sur la régie et la direction de production. Et les Commissions du film en région sont maintenant demandeuses d'ateliers.

Existe-t-il des éco-bonus liés à EcoProd pour motiver les producteurs ?

La région Île-de-France, dans le cadre de son fonds de soutien audiovisuel, a créé un éco-bonus : il soutient les productions éco-responsables à partir de 25 000 euros. Ce bonus s'appuie sur les outils EcoProd. Ce dispositif existe depuis un an et quatre productions ont été soutenues. Nous voulons améliorer la labellisation à

la lumière, par exemple, de ce qu'a mis en place l'Agence italienne du film de Trentino. Celle-ci a signé un partenariat avec son agence environnementale. Dans son système de soutien, sur 100 points, cinq sont dédiés aux bonnes pratiques. Un consultant de l'agence vérifie que le tournage répond bien aux pratiques éco-responsables. Les Belges, de leur côté, ont été les premiers à inscrire un éco-critère dans leurs subventions. Si l'on ne fait pas un calcul et que l'on n'accueille pas un éco-consultant sur le tournage, le solde de la subvention n'est pas versé. Cela représente vingt films par an et traduit une vraie volonté politique.

« *Il n'est pas possible de dire aux producteurs de faire des éco-tournages si toute l'industrie ne fait pas sa mutation.* »

Quel constat tirez-vous de presque dix ans d'EcoProd ?

En France, il y a un travail de fond à réaliser. L'un des secteurs où le progrès est le plus visible est le catering (la cantine), où l'on privilégie désormais l'utilisation de gourdes et de fontaines à eau au lieu des gobelets en plastique. Des démarches sont faites pour trouver des fournisseurs locaux, favoriser l'économie circulaire. L'enjeu sociétal est acté, les professionnels sont mûrs, mais ils ont vraiment besoin d'aide sur le terrain. Outre l'éco-bonus, on observe l'embauche d'éco-consultants. Une autre action permet aussi d'évangéliser les productions : le volet écologique du fonds d'aide aux industries techniques du Centre National de la Cinématographie. Si l'entreprise achète du matériel éco-responsable, le Centre prend en charge un pourcentage du différentiel du coût. C'est un soutien à l'investissement d'achat. Le CNC aide aussi financièrement les studios qui désirent réaliser des études d'impact mais aussi les industries qui développent des outils plus performants comme les diabolins, des générateurs électriques moins gourmands en énergie et moins bruyants que ceux au diesel. Ce pan écologique a marqué une étape car, pour que le secteur prenne ce virage écologique, il doit investir à chaque étape de la chaîne. Il n'est pas possible de dire aux producteurs de faire des éco-tournages si toute l'industrie ne fait pas sa mutation. Ce soutien du CNC est complémentaire de la Charte EcoProd.

Quelle est l'essence de cette charte ?

Elle permet aux entreprises audiovisuelles d'entrer dans une démarche écologique en s'appuyant sur les outils EcoProd, de repenser leur mode de fabrication, leurs politiques d'achats, la formation de leurs salariés, le choix de leurs prestataires, etc. Les studios, les loueurs de matériel, ont rapidement adhéré à cette charte. Nous leur proposons des ateliers de sensibilisation et cela nous permet d'imaginer des outils ensemble, puis nous passons le relais aux organismes qui peuvent les aider à les développer (ADEME, CNC). C'est une politique du petit pas. Les donneurs d'ordre sont de plus en plus demandeurs dans la mesure où faire des économies d'énergie revient à faire des économies tout court ! Nous expliquons aussi aux entreprises que la réglementation environnementale devenant de plus en plus contraignante, elles ont tout intérêt à anticiper pour ne pas perdre de chiffre d'affaires. Cet enjeu industriel s'étend aussi à la post-production. Nous réalisons actuellement un travail d'identification des innovations technologiques, des studios qui ont pris en main ces questions

environnementales. Nous avons mis en place des partenariats avec des éco-organismes labellisés par l'État, comme Récylum, pour le recyclage des lampes usées, et Screlec Battery Box, pour celui des batteries. Ce sont des solutions agréées et gratuites.

Existe-t-il à l'échelle européenne un équivalent au collectif EcoProd ?

Avec sept autres pays s'est mis en place le projet GreenScreen, un collectif qui permet le partage des connaissances et des bonnes pratiques [voir encadré].



1. Responsable d'Écoproduction et du projet EcoProd à la Commission du film d'Île-de-France.

<http://www.idf-film.com/produire-en-idf/ecoprod.html>



« *L'arrivée de Film France permet de promouvoir EcoProd sur l'ensemble du territoire.* »

Tournage de la série *La dernière vague*, à Hostens, été 2018 – Photo : Marie Rateau

CLIC.EDIT OU L'OPTIMISATION DES COÛTS DE FABRICATION DES LIVRES

Pascal Lenoir / Propos recueillis par Anne Clerc

ÉDITEURS, COMPOSITEURS, PHOTOGRAVEURS, PAPETIERS, IMPRIMEURS OU BROCHEURS/RELIEURS PARTAGENT UN MÊME CONSTAT : LA BAISSÉ DES TIRAGES, LE FRACTIONNEMENT DES ACTES DE FABRICATION ET L'AUGMENTATION DES ENVOIS DE DOCUMENTS TELS QUE COMMANDES, BONS DE LIVRAISON, FACTURES, ETC. PÈSENT SUR LE BILAN DE L'ENSEMBLE DES ACTEURS DE LA FILIÈRE DE LA FABRICATION DE LIVRES. C'EST POURQUOI LE SYNDICAT NATIONAL DE L'ÉDITION (SNE) ET L'UNION NATIONALE DES INDUSTRIES DE L'IMPRESSION ET DE LA COMMUNICATION (UNIIC), ASSOCIÉS AUX PRINCIPAUX ACTEURS ET PRESTATAIRES DE LA CHAÎNE DU LIVRE, CRÉENT L'ASSOCIATION CLIC.EDIT EN DÉCEMBRE 2016¹ (ACRONYME DE COORDINATION LANGAGE INFORMATIQUE COMMUN – ÉDITION DE LIVRES). NOUS AVONS INTERROGÉ PASCAL LENOIR, PRÉSIDENT DE CETTE ASSOCIATION, DIRECTEUR DE LA PRODUCTION CHEZ GALLIMARD ET PRÉSIDENT DE LA COMMISSION ENVIRONNEMENT ET FABRICATION DU SNE, SUR CET OUTIL ET PLUS GÉNÉRALEMENT SUR LES ENJEUX ENVIRONNEMENTAUX DE LA FILIÈRE DU LIVRE.

Quelle est la philosophie et quels sont les objectifs de ce projet ?

L'objectif est clair et ambitieux : mettre en place un langage structuré et partagé entre les différents acteurs de la fabrication du livre permettant de faciliter, accélérer, standardiser et sécuriser les échanges de données administratives et informatisées sans augmentation des coûts. C'est une réponse collective innovante dans un contexte économique tendu où chaque acteur produit au plus proche de ce qu'il vend, réduit les stocks et optimise la logistique. Concrètement, à l'heure actuelle dans l'édition, les tirages diminuent tandis que le nombre de nouveautés et de réimpressions augmente. Il y a par conséquent plus de frais fixes tandis que le chiffre d'affaires stagne. Cela affecte la marge des éditeurs et toute la chaîne du livre. Il s'agit donc d'optimiser les coûts sur l'ensemble de cette chaîne.

Cet outil va-t-il concerner tous les acteurs de la chaîne du livre ?

Nous intervenons uniquement sur la production et pas sur les phases de création ou de diffusion. En revanche, cela aura un impact sur la distribution, notamment, qui recevra ainsi des informations claires et précises sur la production. Autour de ce langage, il y aura probablement des services à créer. Par ailleurs, pour les acteurs, c'est la possibilité de se fédérer pour mettre en place une stratégie commune de la filière, et ainsi, améliorer son efficacité. La gouvernance de notre projet est de 50/50 avec des éditeurs et des fournisseurs, grands ou petits, pour défendre des intérêts communs entre les deux parties : l'acheteur et le fournisseur.

Quel est votre planning pour le déploiement de ce langage ?

Pierre Esquibet, du Cabinet Kalpa, a été nommé responsable du projet. Des groupes de travail écrivent actuellement les messages et les règles. Nous allons tester le langage au dernier trimestre 2018 et commençons par la commande avant de le mettre totalement en place en 2019. Les centres de formation et les écoles (École

Estienne, Asfired, Gobelins, etc.) prendront ensuite le relais pour transmettre et apprendre ce langage aux professionnels.

Pourquoi avoir attendu 2018 pour mettre en œuvre un projet permettant d'optimiser les coûts de production ?

Précédemment, nous étions dans une problématique de stocks. Nous passons progressivement à une problématique de flux. Je ne commande plus un tirage mais une capacité d'approvisionnement. Pour exemple, il est très différent de produire un ouvrage à 100 000 exemplaires sur un mois ou sur dix ans. Ce ne sont pas les mêmes outils ni les mêmes flux. Il faut anticiper ces nouvelles modalités d'accès aux livres. Le livre est un objet complexe, un objet culturel dont les acteurs sont rémunérés au pourcentage. Cette logique de flux nous oblige à anticiper et à réduire des coûts et, en particulier, les coûts fixes.



Pascal Lenoir © éditions Gallimard

Il s'agit finalement d'une première étape pour optimiser les coûts dans l'édition. Vous pourriez aller plus loin ?

Notre projet est très innovant et observé de l'étranger. Il permettra de tracer à terme, de façon efficace, la production et, donc, de pouvoir alimenter un « booktraking² ». Ceci aura un impact environnemental au niveau de notre production. L'immédiateté devient un standard dans les modes de consommation. Nous savons que l'urgence a un impact important, la livraison en 24 h, par exemple. Si nous voulons le limiter, il faut anticiper, fluidifier et massifier notre production.

En décembre 2017, vous avez publié les résultats d'une enquête sur la consommation de papier des éditeurs en France : pouvez-vous revenir sur les conclusions de cette enquête, sur les préconisations qui en découlent et sur les conséquences pour l'économie du livre ?

Toute action humaine influe sur l'environnement. D'ailleurs, le numérique a un impact beaucoup plus important sur l'environnement que le livre papier. Nous avons des acteurs de l'ensemble de la

filière papier et livre qui se préoccupent de l’environnement depuis des années. Ainsi 92 % des livres publiés par des éditeurs français sont certifiés FSC, PEFC ou sont imprimés sur des papiers recyclés, mais les éditeurs ne le mentionnent pas systématiquement (peut-être un manque de communication ?). L’édition ne représente que 5 à 7 % de la consommation de papier en France.

Concernant le recyclage et le pilon, quelles sont les pratiques actuelles dans la chaîne du livre ? Sont-elles favorables à l’environnement sans nuire à l’économie du livre ?

Il ne faut pas confondre les retours et les pilons. Dans les retours, une partie est envoyée au pilon car le livre est abîmé ou obsolète. Les retours restent relativement stables. Nous sommes sur un bien culturel, aussi, la diversité des ouvrages est importante et la visibilité crée les ventes. Le taux de retour reste stable : autour de 20 à 25 %. Par ailleurs, une récente étude indique que deux ouvrages sur dix sont vendus d’occasion. Cent pour cent du pilon est envoyé au recyclage. Outre le marché d’occasion, il y a aussi celui des dons. En France, s’il reste des progrès à faire, on ne jette pas les livres. Pour résumer, sur un plan industriel et environnemental, nous gérons la situation. Il faut garder à l’esprit que pour l’éditeur, le pilon est de la marge nette « qui part en fumée » !

Cela pose-t-il des questions plus éthiques et générales sur nos modes de consommation ?

Peut-on se reprocher d’avoir une industrie du livre riche et variée dans une démocratie qui permet à tout un chacun de se cultiver et d’avoir accès à la connaissance ? Il ne faut pas seulement mettre

dans la balance le coût environnemental mais aussi l’apport sociétal du livre. Mais là, le calcul est certainement plus compliqué. Il y a des progrès à faire évidemment et nous essayons d’améliorer nos processus en permanence.

Pour revenir sur les enjeux environnementaux, quel est votre point de vue sur les avantages et les inconvénients de l’édition numérique par rapport à l’édition papier ?

Il y a d’abord une dimension cognitive qui doit être considérée. On ne lit pas sur écran comme sur papier et on ne retient pas les mêmes informations. Les deux lectures répondent à des besoins différents, certainement complémentaires mais pas substituables. Et le livre numérique n’est pas neutre sur le plan environnemental. Les tablettes et liseuses mobilisent des matières premières non renouvelables. Ces supports consomment de l’énergie pour leur recharge, contrairement au livre.

Quelles sont les préconisations en faveur d’une éco-responsabilité aussi bien dans l’édition que dans l’imprimerie ?

Conscients de l’empreinte environnementale de leur activité, les éditeurs adoptent des politiques éco-responsables tout au long de la chaîne du livre : ce sont les conclusions de la Commission environnement et fabrication du SNE au terme d’une enquête³ menée en 2016 auprès des éditeurs. En septembre 2017, nous avons édité un document⁴ présentant sept suggestions pour devenir un éditeur éco-responsable. Nous invitons l’éditeur à réfléchir à l’éco-conception, notamment. En cherchant dès la phase de création à minimiser l’impact environnemental d’un

de la lecture et la rencontre intergénérationnelle. Dix-huit mille bénévoles de plus de 50 ans animent des ateliers de lecture pour les jeunes enfants dans les écoles afin de leur transmettre le goût et le plaisir de lire. En 2017, RecycLivre a reversé 74 000 € à l’association Lire et Faire Lire.

L’antenne de RecycLivre Bordeaux intervient gratuitement sur les départements de la Gironde, du Lot-et-Garonne, des Pyrénées-Atlantiques, des Landes et de la Dordogne. Les principaux partenaires sont les bibliothèques (associatives, municipales, départementales), les ressourceries (un partenariat national a été établi en 2017 avec le Réseau des Ressourceries²), les associations type Croix-Rouge et Secours Populaire Français...



Clémence Mathieu et la camionnette de RecycLivre
Photo : Thomas Sanson

1. Clémence Mathieu est la créatrice et responsable de l’antenne bordelaise de RecycLivre.
2. www.ressourcerie.fr

livre, on réduit aussi souvent son coût financier. Bien sûr, nous les invitons à réfléchir au choix du papier, à privilégier les papiers issus de bois européens. Les questions se posent également quant au choix de l’imprimeur, vérifier qu’il a un label et/ou une certification environnementale. Pour une grande partie, ils en ont. Être un éditeur « éco-responsable », c’est aussi limiter les réimpressions, gérer les stocks, les transports et concevoir le livre sur un plan environnemental en fonction de son usage et de sa durée de vie. Par exemple, les outils de promotion sont des objets éphémères qui posent la question de leur durée dans le temps. Aujourd’hui, il faut améliorer la gestion des stocks et les quantités mises sur le marché. Enfin, notre outil, Clic.EDIT, ne peut qu’avoir des répercussions positives sur les acteurs de la chaîne du livre.



L’ÉCOLOGIE DU CÔTÉ DE L’IMPRIMERIE¹

Par Marie-Pierre Quintard

L’imprimerie BLF, installée au Haillan, à Limoges et à Paris, affiche depuis plusieurs années une politique volontariste en faveur de l’environnement.

Bénéficiant – comme la plupart des imprimeurs aujourd’hui – de la marque « Imprim Vert », elle respecte un certain nombre de normes : utilisation d’encre agréées, obligation de recycler, réduction de la consommation énergétique... Mais BLF va au-delà de ces obligations. Elle a ainsi supprimé toute chimie dans la fabrication des plaques d’impression offset. L’entreprise ne ménage pas non plus ses efforts en faveur du confort et du bien-être de ses salariés (climatisation, limitation du bruit, etc.).

Si les investissements de départ sont lourds, ils sont compensés sur la durée par les économies réalisées en matière de consommation et de frais de recyclage.

BLF a aussi fait le choix d’appliquer la norme européenne PEFC, qui concerne toute la chaîne de production du papier². C’est une question de traçabilité – contrôlée en interne par des audits annuels – qui commence par une gestion durable des forêts. À noter : la certification PEFC n’entraîne pas d’augmentation du prix du papier.

Si aucune norme n’est réellement imposée aux imprimeurs, elles contraignent en revanche les producteurs de papier et d’encre. Des mesures incitatives existent, qui incluent notamment des avantages financiers. Aujourd’hui, le recyclage est devenu une évidence pour tous les imprimeurs.

Baisse de consommation du papier dans l’impression offset

Chaque année, le tonnage de consommation du papier en Europe baisse de 4 à 7 %³ et de plus en plus d’imprimeurs disparaissent⁴. Les papetiers s’adaptent en fusionnant.

Il existe à l’heure actuelle trois grands distributeurs de papier : l’Espagnol Torraspapel, le Français Antalis et Inapa, un groupe portugais. Tous les imprimeurs travaillent avec ces trois distributeurs, notamment les indépendants car ils ont tout intérêt à mutualiser leurs achats pour négocier les prix.

1. www.clicedit.com
2. Terme désignant la possibilité de suivre l’état des stocks d’un ouvrage, au fil du temps, dans les différents réseaux du livre (distribution, librairie, etc.).
3. www.sne.fr/actu/enquete-papier-93-du-papier-achete-par-les-editeurs-de-livres-est-certifie-ou-recycle
4. www.sne.fr/document/sept-suggestions-pour-devenir-un-editeur-eco-responsable-2



Clic.EDIT compte 45 membres dont 2 organisations professionnelles fondatrices (SNE et l’UNIIC), 3 compositeurs ou photograpeurs PME, 7 papetiers dont 4 PME, 14 éditeurs dont 7 PME, 19 imprimeurs dont 15 PME.

Hormis quelques exceptions, l’impression du livre a presque disparu en France et il n’y a quasiment plus de relieurs indépendants. Toutefois, certains éditeurs régionaux préfèrent encore payer un peu plus cher pour bénéficier de l’atout de proximité et de réactivité. Les imprimeurs français ont de plus en plus de difficultés à lutter contre la concurrence européenne. L’exception française pourrait venir d’un nouvel outil : une machine d’impression offset avec un système de séchage instantané par lumière led, générant un gain de temps, moins de gâche et de calage, plus de productivité et de réactivité, et des économies d’énergie. BLF a décidé d’investir : « À terme, surtout pour une production haut de gamme, nous parviendrons à réduire sensiblement les coûts et à être plus compétitifs. »



L’imprimerie BLF, au Haillan – Photo : M.-P. Quintard

1. D’après un entretien avec Jean-François Favot, directeur commercial de BLF Impression.
2. L’équivalent américain de cette norme est le label FSC. Certains papiers, mineurs, ne répondent à aucune de ces normes.
3. Ce qui n’est pas le cas pour l’ensemble du monde. En Chine, la consommation a en effet plutôt tendance à augmenter.
4. Il y en avait 10 000 dans les années 2000, on en compte seulement quelque 2 500 aujourd’hui.

Le jardin des arts

Dominique et Jean Paul Ruiz / Propos recueillis par Didier Ayres

C'est dans une maison de campagne du nord-ouest de Brive-la-Gaillarde, maçonnerie de rouge et entourée d'un jardin, que logent Dominique et Jean Paul Ruiz, la première étant bretonne et le second, parisien. À la fois plasticiens et éditeurs, ils dirigent leur activité depuis plusieurs décennies au milieu de ce paysage corrézien, en lien étroit avec la nature.

Quelle est votre formation à chacun ?

DOMINIQUE : Je suis autodidacte.

JEAN PAUL : J'ai commencé comme restaurateur des monuments historiques. Je travaillais alors sur des œuvres du XVI^e siècle et j'avais l'impression de penser un peu comme les gens de cette époque. À un moment donné, cela m'est devenu insupportable. Puis j'ai rencontré les œuvres de Pollock, j'ai alors décidé d'arrêter la restauration, d'un commun accord avec Dom, pour aller vers la création. Nous avons été membres de Pays-Paysage et à l'origine de l'organisation des premières Biennales de livres d'artistes.

Quelques mots pour présenter votre activité au travers de vos livres d'artistes ?

D. : Je pense que l'on a toujours eu envie de créer car on ne savait pas faire autre chose. D'abord, nous voulions habiter à la campagne avec nos enfants, c'est un choix de vie et notre travail est lié à notre mode de vie.

J. P. : Nous sommes très sensibles aux questions environnementales. Il y a quarante ans, quand nous en parlions, nous étions pris pour des gens un peu bizarres. Ou alarmistes. Préoccupé par l'état de la planète, je me suis intéressé aux recherches en neurobiologie. Cette réflexion, au départ conceptuelle, s'est transformée en une réalité physique et plastique avec l'édition de livres-objets, de livres d'artistes originaux fabriqués feuille par feuille et pièce par pièce. Ainsi, l'édition a progressé de manière très soft, c'est-à-dire sans jamais s'appesantir, jamais de manière frontale.

D. : Quand on a commencé à travailler sur l'arbre et la forêt, en fabriquant de la pâte à papier à partir de papier bois mis au rebut, c'était pour signifier et faire prendre conscience du drame de la déforestation mondiale. Quand on a travaillé sur le jardin potager et rencontré Gilles Clément, nous nous sommes rendu compte que notre démarche rejoignait son concept de jardin planétaire¹. Pour questionner les problématiques de l'eau, on a laissé des châssis tendus de tissu ou de papier s'imbiber de rosée. Le potager est devenu pour nous un véritable atelier, aussi bien pour le travail plastique que pour celui de l'édition, avec la récupération de composants végétaux, minéraux, de petits insectes. Nous avons fabriqué du papier d'herbe (60 % de pâte à papier et 40 % d'herbe du jardin) et réalisé des peintures de légumes à partir de pigments de légumes, sur des livrets originaux. Nous ne peignons pas la carotte ou la



N° 1166, gravure sur linoléum, 50,5 x 75 cm, 2016

tomate mais la matière carotte ou la matière tomate. C'est le regardeur qui s'attribue ce que l'on donne à voir. En cela, nous nous mettons en écho avec le « réalisme agenciel » défini par Karen Barad, philosophe américaine, une corrélation entre l'ontologie et l'éthique.

J. P. : Nous utilisons des médiums variés : la sculpture, la peinture, la photographie, la vidéo, la gravure, l'informatique, le dessin².

Pourquoi vous êtes-vous installés en Corrèze ?

J. P. : C'est une région riche culturellement. Nous avons pas mal voyagé et trouvé en Corrèze une douceur des paysages, une énergie qui nous convenait, la qualité de vivre dans un temps hors du temps.

Auriez-vous une définition de votre métier de jardinière/jardinier créateur ?

D. : On se cultive, on cultive son jardin, son jardin secret. Le jardin fait aussi partie de notre économie familiale. Ce contact avec la terre nous rend humbles. On apprend à jouer avec les aléas des intempéries, avec l'énergie vitale de la terre. Le brin d'herbe est aussi important que le grand arbre. S'occuper des légumes semble commun, mais c'est un mystère.

J. P. : C'est être vraiment en contact avec le cosmos. Au début, j'avais avec le jardin un rapport terre à terre très brut, très dur. Il m'a fallu plusieurs années pour rentrer en relation, en communion avec le vivant. Quelque chose qui me relie à l'enfance.

Quelle est votre relation à la nature ?

J. P. : Depuis les années 2000, on a travaillé au travers de livres sur le paysage dans sa globalité, partant de l'arbre et du jardin potager et passant par les plantes médicinales et tinctoriales. Nous sommes d'abord rentrés dans le paysage vu à la loupe, puis en retournant la longue-vue, en prenant de la distance.

D. : C'est ce que nous avons appelé la géotopoét(h)ique (le h est entre parenthèses parce qu'il renvoie à l'éthique). Nous avons souvent été en résidence dans des villes en difficultés, les jardins étant une manière d'aborder les gens. Et l'éthique entrait en jeu.

J. P. : Cette géotopoét(h)ique fonctionne à partir des recherches d'Alain Berthoz, lequel explique comment l'œil envoie des informations dans le cerveau, distribuées dans 31 centres du domaine physique, le mouvement, les textures et vers d'autres attributs du domaine de l'acquis. L'ensemble de ces données crée l'image qui n'est qu'une construction. Nous déstructurons le paysage en gravant sur linoléum des épreuves noires sur noir, des fragments de ce qui semble une vue au travers de halliers, sans comprendre d'où naît la perspective. On essaie de déstabiliser l'image.

Quelle est votre relation au temps ?

J. P. : J'ai une théorie. Il y a d'abord le temps de la magie, si l'on se réfère à l'histoire de l'art, avec les peintures rupestres. Il y a ensuite le temps de la spiritualité, celui de l'individualité et le temps de l'amour. Et aujourd'hui je pense qu'il y a le temps quantique. Lorsque l'on aborde une œuvre plastique, on doit y voir tous ces temps-là. Au regard du temps qui s'écoule, il nous faut parfois six mois pour faire une pièce.

Quels sont vos projets ?

J. P. : Depuis plusieurs années, nous nous occupons d'estampes traitant du problème de la vision.

D. : Christiane Garnero Moreno a écrit un beau texte sur des endroits où l'on aimerait mourir. Pour ce livre, on a réalisé des gravures selon un nouveau procédé³, avec l'emploi de la technique de la linogravure. D'abord, nous choisissons une de nos photographies de paysage prises aux alentours proches, en général sans ligne d'horizon. En deuxième lieu, nous redessignons fidèlement la photographie à la mine de plomb. À la suite de cela, nous recouvrons de gris les

taches de lumière, à la manière d'un phototype simplifié, comme sur un négatif inversé. Ensuite, nous gravons avec précision ces empreintes sur du linoléum. Nous les peignons de plusieurs coloris, avant de les teindre définitivement à l'encre noire. La dernière étape consiste à effectuer le tirage des épreuves sur papier. Ainsi, toutes ces étapes forment des sous-couches intéressantes et donnent une épaisseur aux gravures. Pour ce travail, nous sommes à la galerie Paul Prouté et suivis par la galerie Catherine Putman ainsi que par la conservatrice du musée de la gravure de La Louvière. Nous avons également reçu d'autres encouragements de fondations pour la gravure.

J. P. : On nous a recommandé de nous faire connaître à ce sujet et de passer des concours internationaux. Ce travail est né du concept de la géotopoét(h)ique. Quand on déstructurerait le paysage, on faisait confiance au regardeur. Les gens reconstituaient librement le paysage avec des éléments de nos propositions visuelles. On espère ainsi que le cerveau du spectateur reconstitue le paysage grâce à ce qui est absent, en retirant des éléments de compréhension de la perspective, et le résultat varie selon les images et les personnes. Il ne s'agit pas, pour nous, de marquer le paysage, mais de prendre des éléments de la nature, de la réalité de ce territoire. Notre art construit un « paysage de l'écologie », en rendant visible et sensible, c'est-à-dire en présentant et non en représentant ce que la nature seule ne montre pas.

Quelle est votre relation à l'écrit ?

D. : Dans les livres que nous créons et publions, nous avons toujours voulu insérer des textes inédits. C'est un parti pris. Nous demandons simplement à un auteur de rentrer dans notre système de façon très large, autour du paysage et de l'environnement. Notre écriture personnelle, c'est notre travail plastique.



www.djpruiz.fr (en cours de finalisation)

1. La source d'inspiration de ces artistes est l'environnement planétaire. Ils sont passés de la forêt, du bois et de l'arbre aux petits végétaux, légumes et insectes présents dans le potager. Un élément de leur travail sur le bois est la reconstitution formelle du bois à partir de la pâte à papier, comme un retour pensé à la forme originelle.
2. Le couple d'artistes a réalisé des installations, des vidéos et des livres d'artistes sur le thème de la rosée, et en particulier les étonnantes peintures de rosée.
3. Selon Yannick Miloux, des images lentes pour forger l'attention.



Les Plantes Médicinales, Tome 1 : d'Absinthe à Jasmin (extrait), éditions Ruiz, 2010

Les carnets naturalistes et la philosophie du jardin

Xavier Mouginet / Propos recueillis par André Paillaugue

Les Éditions Élytis ont publié en 2017 *Madagascar, stupeur verte*, un carnet naturaliste de Stefano Faravelli. L'ouvrage a reçu le Grand Prix du Festival de voyage de Clermont-Ferrand. Il s'agit de planches d'aquarelles réalisées lors d'une mission scientifique dans une forêt pluviale de Madagascar. Dans un texte de présentation, *Exégèse de la forêt*, l'auteur nous parle en philosophe des sciences et en historien d'art « naturaliste dans l'âme ». Responsable avec son frère des Éditions Élytis, Xavier Mouginet vient de publier aux Éditions Transboréal, dans la collection « Petite philosophie du voyage », un livret teinté de grande culture et d'ironie, *La Tentation du jardin*.



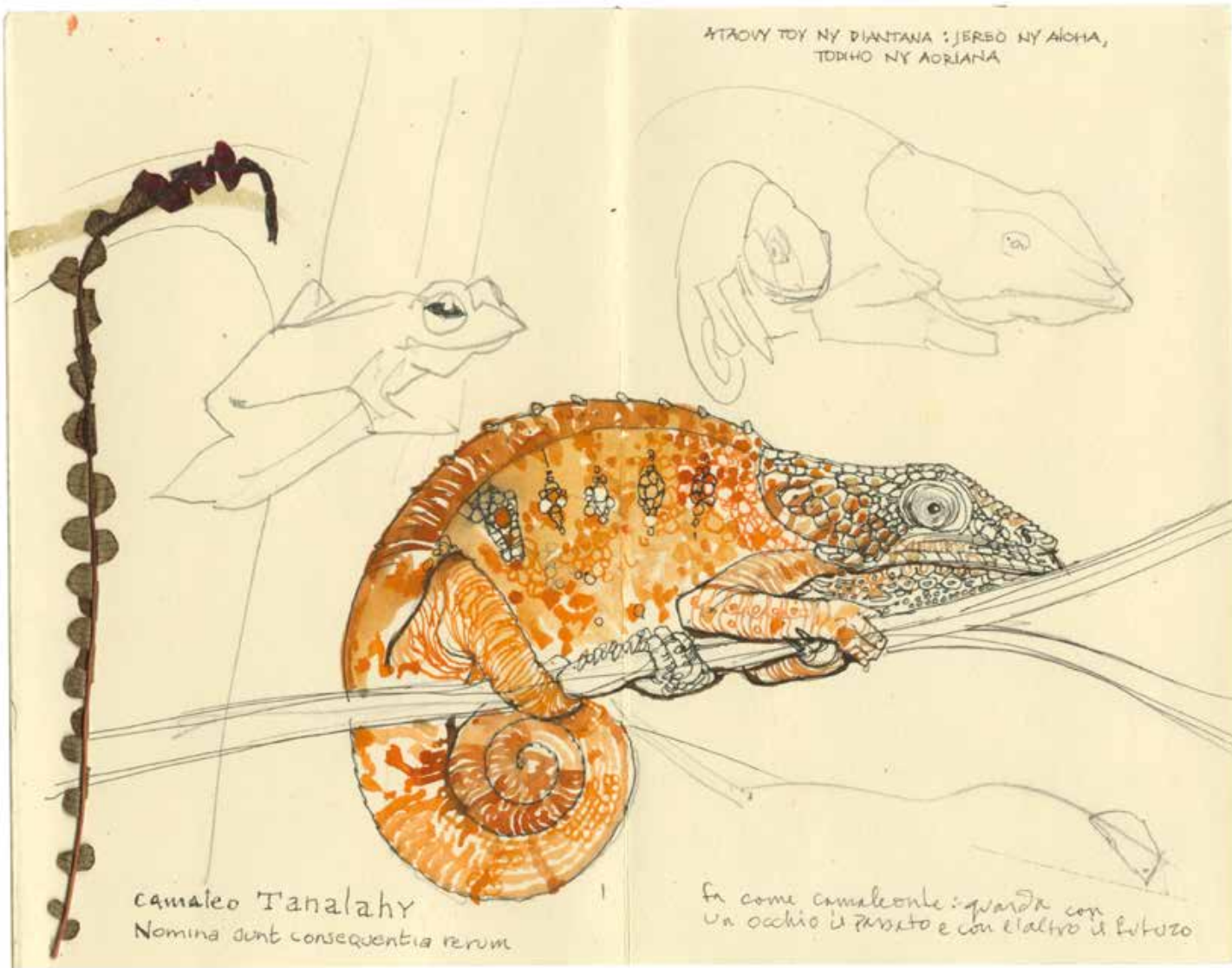
Stefano Faravelli, *Madagascar, stupeur verte* – Carnet d'un voyage en forêt équatoriale (extrait), éd. Élytis, 2017

L'artiste italien Stefano Faravelli a été fasciné par le mimétisme chez les espèces animales et végétales. Ses nombreuses références livresques sont aussi savantes que surprenantes : Antonin Artaud, Roger Caillois, d'autres moins illustres, le mysticisme chiite iranopersan¹ ... Contrairement aux divers appels pour un droit étendu aux espèces animales et végétales², il se déclare partisan d'une « cosmologie ouverte » et d'une « onto-cosmologie transpécique »³ conforme aux « lois » du « symbolisme biologique ». Au nom d'une sorte d'herméneutisme propre à la Renaissance pré-cartésienne, ne jette-t-il pas les Lumières avec l'eau du bain du scientisme néo-positiviste ?

Il est fellinien dans sa manière d'expliquer sa conception philosophique et esthétique de la forêt. C'est un peintre et un écrivain qui a une formation artistique de l'académie Albertina de Turin, un diplôme de philosophie morale, et a aussi fait des études à l'Institut d'études orientales. Il est l'auteur de nombreux carnets, dont

certaines édités en italien et en anglais, sur la Chine, l'Inde, le Mali, l'Égypte, le Japon...

Stefano Faravelli avait été invité à rejoindre pour un mois une équipe de chercheurs à Madagascar par Franco Androne, zoologiste, en collaboration avec le Musée régional des Sciences naturelles de Turin. L'objet de l'étude était l'écologie et les préférences environnementales des reptiles et amphibiens, ou erpétologie, et la recherche de nouvelles espèces. Le carnet est poussé à l'extrême pour la fidélité et la précision, dans la tradition des planches naturalistes des XVIII^e et XIX^e siècles qui a duré jusqu'à l'apparition de la photographie. C'est un travail artistique par la mise en scène des éléments. Mais, comme chez Eugène Delacroix au Maroc ou René Caillé à Tombouctou, tout a été saisi sur le motif. L'idée de Faravelli était de se réapproprier toute la stupeur devant la beauté de la forêt primaire.



Stefano Faravelli, *Madagascar, stupeur verte* – Carnet d'un voyage en forêt équatoriale (extrait), éd. Élytis, 2017

Est-ce le premier carnet que vous éditez ?

Nous éditons des livres depuis 2002 et avons déjà réalisé un carnet avec Hubert Reeves et Christophe Aubel, président de la Ligue Humanité et Biodiversité, avec des dessins de Cécile Léna, *Le joli petit monde d'Hubert Reeves*. Puis nous avons édité *De la ville à la jungle, une aventure au Pérou*, par Slovia Roginski, architecte, ex-élève de l'école Boullé et peintre, avec un texte, *Récit de terrain*, et des dessins faits sur place et en atelier d'après croquis. Les carnettistes constituent un petit monde. Nous avons travaillé avec les plus grands, en France... et en Italie. Chez Stefano Faravelli, les textes des planches sont manuscrits. Il a recopié les traductions pour l'édition française. Nous avons commandé à un grand papetier suédois du papier *Muncken-Artic Paper*, puis confié l'impression à Pollina, à Luçon.

Élytis est un éditeur de littérature de voyage, de carnets, de récits d'explorateurs, ou de livres sur le thème des migrations, contraintes ou choisies. Notre stratégie consiste parfois à entrer dans la grande histoire à travers l'histoire familiale. C'est le cas de *Juillet au pays* de Michèle Rakotson, ou avec Dominique Rolland pour *De sang mêlé* et pour *Glissements de terrain*, autour d'une enquête anthropologique à Madagascar. Il y a aussi un beau livre illustré de Jean Rey, *Indochine*, et un polar de Viviane Moore, *Tokyo des ténèbres*. Le voyage invite à toutes sortes de sous-thèmes : biodiversité, architecture, histoire des migrations, de la colonisation...

En vous spécialisant sur le voyage, n'avez-vous pas évolué de plus en plus du livre standard vers le beau livre ?

Nous publions 12 titres par an et en avons plus de 200 au catalogue. 2017 a été une belle année pour la collection « Grands voyageurs » et pour nos récits de voyage contemporains en format de poche cartonné.

Nous avons voulu radicaliser l'objet livre afin de résister au tout-numérique. Notre travail commence toujours par le choix du papier. Le dessin, la peinture, la photo, les beaux-arts, rejoignent le thème du voyage. L'adéquation du texte et de l'image a une fonction documentaire et esthétique. Le travail avec des illustrateurs, des peintres, des photographes, nous apporte beaucoup de satisfactions. Le beau livre est devenu une marque de fabrique, avec la mise en perspective du texte dans un but pédagogique. La démarche confine à celle des sciences humaines, mais par un biais détourné.

Et La Tentation du jardin ? L'orientation en est à la fois scientifique et philosophique, sans sacrifier ni l'humour, ni l'ironie, ni la poésie. Vous y ménagez votre subjectivité en la conciliant avec les règles de l'essai. Parlez-vous d'un jardin réel, ou fictif ?

Tout est vrai, je parle d'un jardin de 350 m² à Bordeaux, qui représente beaucoup de travail. J'ai eu le goût de la nature et la tentation de

cultiver un jardin très jeune. J’ai éprouvé une aimantation pour la faune et la flore, et pour l’entomologie – par exemple, pour les papillons. Le jardin permet de mettre tout en symbiose. Mais on ne peut pas faire l’impasse sur la nomination des plantes. Il y a une jouissance particulière à identifier les choses, le problème étant que la nature est tellement vaste qu’on n’en vient pas à bout. L’identification est infinie. En voyageant, face à d’autres écosystèmes, on découvre l’étonnante capacité d’adaptation de la flore.

Votre goût du jardinage est donc lié au voyage...

Oui, j’avais un intérêt pour le terroir et les jardins locaux. Les voyages m’ont appris que, quels que soient les écosystèmes, on trouve une pratique de scénographie de la nature par le jardin, même chez des peuples vivant en autarcie, comme dans les « villages vanille » sur la côte est de Madagascar. Le désir de montrer le Beau est aussi important que l’utilité. L’espace travaillé a pour résultat de dresser un cadre, de mettre du paysage en boîte. En est témoin, *a contrario*, la quête délibérée du décloisonnement dans les jardins anglais.

Pour la situation environnementale actuelle, on assiste à une prise de conscience que l’on a trop envahi la ville de matériaux morts – minéraux –, et qu’il faut y réintroduire la nature.

Comment avance la composition du jardin ? Quelle est la part du philosophique et du poétique dans votre livre ?

Cela avance empiriquement, en temporisant avec la nature. La connaissance est atavique, mémorielle. Selon Hubert Reeves dans son livre *L’Herbier de Malicorne*, elle provient d’un conservatoire de nos souvenirs d’enfance. La proposition de Transboréal comprenait des contraintes quasi oulpiennes, d’où une réflexion sur le jardin par un grand amateur et des considérations philosophiques et éthiques. Romain Gary est l’un de mes écrivains phares, j’ai dans la vie un sens permanent du jeu, de la légèreté, d’où l’ironie, le désir de raconter des choses sérieuses de façon ludique. Transboréal réunit une équipe très engagée dans la protection de la nature, l’écologie, l’éthique responsable, avec des imprimeurs à proximité, du papier issu de forêts gérées durablement. L’éditeur, Émeric Fisset, a parcouru le monde à pied, en connivence intime avec l’espace naturel. Ses idées de directeur de collection très précises, ses exigences de qualité très poussées expliquent nos affinités au niveau du travail d’éditeurs.



<http://elytis-edition.com>
www.transboreal.fr/collection_librairie.php?codecoll=philosophie
www.stefanofaravelli.it/index.php

1. S. Faravelli écrit : « L’évolution ne saurait être atomistique, mais panthéiste. Et imaginaire. » Ce en référence aux études d’Henri Corbin sur le mysticisme chiite.
2. Ces appels émanent du courant de pensée de l’éthique environnementale, dont Catherine Larrère est une des principales représentantes en France.
3. En référence à l’écrivain turinois Alfredo Cattabiani, auteur notamment de *Florario. Miti, leggende e simboli di fiori e piante*, Mondadori, Milan, 1996, et *Planetario. Simboli, miti e misteri di astri, pianeti e costellazioni*, Mondadori, Milan, 1998.



Stefano Faravelli, *Madagascar, stupeur verte* – Carnet d’un voyage en forêt équatoriale (extrait), éd. Élytis, 2017

La demeure

Li-Chin Lin / Par Lucie Braud

« Je ne suis pas comme les auteurs qui arrivent à se décaler de leur vie pour raconter une histoire en utilisant un autre univers, je ne sais que raconter ma vie. Je suis inspirée par ce que je vis et par ce que j’ai vécu. » Li-Chin Lin est arrivée de Taïwan il y a presque vingt ans. Elle a choisi de vivre en France où elle exerce comme auteure de bande dessinée. Les allers-retours entre Taïwan et son pays d’adoption sont permanents, tant physiquement qu’intellectuellement. Ce lien indéfectible entre les deux pays qui la constituent est le sujet de son prochain livre. Une étape de plus dans son cheminement tant personnel qu’artistique.

Naissance d’une conscience politique

Dans *Formose*, Li-Chin Lin évoque ses souvenirs d’enfance et d’adolescence tout en racontant l’histoire de Taïwan : l’oppression de la domination chinoise, l’étouffement des différentes cultures aborigènes, l’obligation de parler le mandarin, l’interdiction de pratiquer ses coutumes, tout ce qui conduit à la négation d’une culture et de son histoire. Dès lors, Li-Chin Lin dit, montre les richesses de son île, exprime d’où elle vient. C’est un acte de résistance, un refus de l’oubli, une réparation nécessaire que de s’autoriser la liberté de propos.

Fudafudak est dans la continuité de cette démarche. La bande dessinée s’appuie sur les trois mois que Li-Chin a passé en 2014 au sein d’une communauté écologique cherchant à préserver le patrimoine culturel et le mode de vie des aborigènes. Le récit s’articule autour de plusieurs combats, dont celui contre la construction d’un hôtel de luxe à Fudafudak, sur la côte est de l’île de Taïwan. Li-Chin questionne l’engagement, le choix, l’avenir et le passé. Elle reconstruit le fil des origines peu à peu rongé par le pouvoir de l’argent. En s’intéressant au passé, Li-Chin Lin donne à comprendre les absurdités du présent, comment le profit passe au premier plan au détriment des populations, de leur qualité de vie, de leurs traditions, de l’environnement. Dans ces comportements sans scrupules, l’argent est un outil qui donne du pouvoir. Ces comportements insidieux se basent sur le mensonge d’une prospérité qui séduit, occultant les conséquences désastreuses des décisions qu’ils induisent. Li-Chin Lin adopte un regard d’observateur, elle met son art au service du propos, mais elle reste au second plan. Elle met en lumière les combats quotidiens de ces hommes et de ces femmes qui pensent l’avenir autrement, dans le respect de l’Humanité. Elle pose la vie comme

un tout, où chacun a sa part de responsabilité. Elle montre l’ignorance, elle s’insurge en douceur, mais sûrement. *Fudafudak* est un hommage à Taïwan et à tous ceux qui se battent pour préserver son authenticité. Il s’agit de l’histoire de cette île, mais le récit est universel. Li-Chin Lin creuse dans les profondeurs de l’Humanité, dans ce qu’elle est capable de réaliser pour le pire et surtout pour le meilleur. Car, s’il est question de prendre conscience d’une réalité

douloureuse qui conduit au désastre, l’espoir est présent. « L’environnement, c’est dans la vie de tous les jours. Et cela nous concerne tous. » Li-Chin vit dans la Drôme, une région agricole où il y a des marchés de produits bio toutes les semaines, et beaucoup de choix. « Je peux profiter d’un mode de vie très agréable, mais il y a des risques en raison de l’implantation de plusieurs centrales nucléaires dans la région. » À Taïwan, le problème est similaire : la proximité du Japon et trois centrales nucléaires sur Taïwan, une zone hautement sismique. Les zones rurales de l’île sont souvent visées pour stocker les déchets nucléaires. « À mon échelle, je ne peux faire que de petites choses au quotidien. C’est aux gens qui ont le pouvoir de réfléchir et de mettre en place des choses. À Taïwan, ils voulaient creuser dans la montagne pour stocker des déchets nucléaires, dans un petit village des aborigènes. » Cela pourrait créer la désertification des campagnes et la perte de leur culture. « Certains disent qu’ils ont le droit de vivre une vie moderne. Bien sûr, mais le terroir, on ne peut pas le bouger. On ne peut pas faire du vin

de Bourgogne en Bretagne, et pour la culture, c’est pareil. » Mais une nouvelle conscience se forge. Des jeunes reviennent s’installer dans les villages aborigènes pour faire revivre leurs traditions et un mode de vie différent, respectueux de la nature. Les gens ont confiance en la cohérence de leurs projets.

« ELLE MET EN LUMIÈRE
LES COMBATS QUOTIDIENS DE CES
HOMMES ET DE CES FEMMES QUI
PENSENT L’AVENIR AUTREMENT,
DANS LE RESPECT DE L’HUMANITÉ. »



Li-Chin Lin – Photo : Aimée Ardouin



Home, so sweet ?

Li-Chin Lin travaille à l'écriture d'un nouveau livre auquel elle a donné le nom provisoire de *Home*. « *Home* », la demeure. Celle d'où elle vient – Taïwan — et celle où elle a choisi de vivre – la France. Cela fait bientôt vingt ans que Li-Chin habite en France. Lorsqu'une amie française, sans arrière-pensée, lui demande si elle a l'intention de rentrer chez elle, à Taïwan, Li-Chin est surprise : n'est-elle pas chez elle en France ? Cette question l'interroge. En parallèle, une série d'événements viennent nourrir cette interrogation : elle subit des nuisances sonores chez elle depuis plusieurs années et n'obtient aucune réaction des autorités publiques pour lui venir en aide. À cela s'ajoute une actualité préoccupante pour les étrangers et d'ailleurs, plusieurs personnes de son entourage d'origine asiatique ont été victimes d'agressions. Toutes ces choses forment une matière, reste à trouver le fil conducteur qui en fera un récit. « En tant qu'étrangère vivant en France, je n'ai pas quitté Taïwan parce que j'étais dissidente ou qu'il y avait des problèmes dans mon pays. Je suis venue simplement pour étudier. Nous avons fabriqué une image idéale de la France, mais la réalité est tout autre. Dans l'art et l'éducation, il y a une ouverture proposée en France, mais tout ne tombe pas du ciel. Il faut faire des efforts, même en tant qu'auteur. J'ai trouvé ce que je voulais et je suis ravie de m'être installée ici, mais je croyais cette vie sans problèmes. » Le côté obscur surgit, bien qu'elle ait été aidée, bien qu'il y ait toujours un côté lumineux à cette vie choisie. Le plafond invisible existe, et Li-Chin Lin s'en rend compte par ce qu'elle observe autour d'elle ou par ce qu'elle constate des attitudes de l'autorité publique à l'égard des étrangers. La question de cette amie suppose-t-elle qu'un étranger doive un jour ou l'autre repartir dans son pays ? Même s'il respecte les règles ? Le récit de *Home* se passe en partie en France et en partie autour de Taïwan, il recoupe son pays d'origine et son pays de vie, en y racontant ce qu'elle y a vécu.

Dans *Formose*, Li-Chin Lin évoque l'évolution de sa conscience politique, pour parler du mal ordinaire comme disait Hannah Arendt, pour contrer cette affirmation : je ne fais qu'exécuter ce qu'on m'a dit de faire. « Si je n'avais pas réfléchi, je serais devenue un pion. » Avec *Home*, le regard change, elle met en avant la pression ressentie en raison de son choix de vivre en France et celle qui pèse, plus généralement, sur les étrangers qui y vivent. Elle affirme sa place dans les deux pays. Son intention est de parler du côté lumineux qu'elle ressent de la France, de dire qu'elle est mieux ici et bien qu'elle ait pris l'avion simplement, bien qu'elle soit plutôt privilégiée, elle est fragile. Quand les autorités publiques font la sourde oreille à son problème de nuisance sonore, elle comprend que, même en France, il y a des gens qui appliquent les lois et d'autres qui ne les appliquent pas. Ceux qui en ont le pouvoir ne se mobilisent pas. Ils ne l'aident pas dans ses difficultés. « Mon travail d'auteure est de mettre de la distance sur ces choses qui arrivent, sur cette injustice et ce sentiment que ceux qui ont le pouvoir te laissent couler. »

--	--

Notes

Li-Chin Lin revient en résidence au Chalet Mauriac de Saint-Symphorien du 3 au 30 septembre 2018 pour son projet *Home*. La médiathèque présentera une exposition conçue avec l'auteur autour de sa vision de Taïwan. Li-Chin Lin montrera des planches originales, de la documentation, du tissu artisanal et des objets taïwanais. Le voyage promet d'être dépaysant...

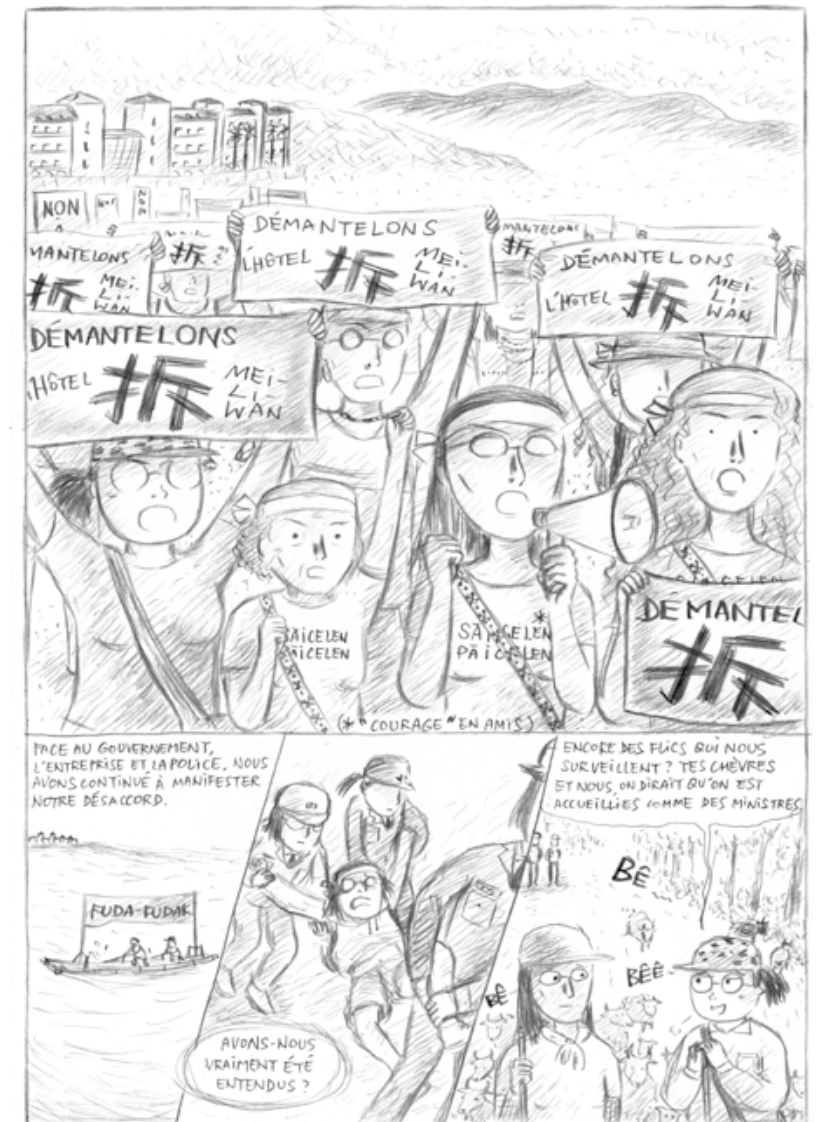
Bibliographie

Fudafudak, éditions çà et là, 2017.

Formose, éditions ça et là, 2011. Prix littéraire des lycéens de la région Île-de-France, 2013.

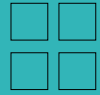
Quelle citrouille !, éditions Xiao-Lu (Taïwan), 2009.

Tombé sur un livre dans la rue, éditions Hsin-Yi (Taïwan), 1997.



Fudafudak, l'endroit qui scintille (extrait), éd. ça et là, 2017

UN ARTISTE À L'ŒUVRE



Guillaume Trouillard

DESSINATEUR ET ÉDITEUR

par Romuald Giulivo

Ayant récemment illustré un ouvrage sur la fin de la paysannerie (*On achève bien les éleveurs*, éditions L'Échappée), il était évident de penser à Guillaume Trouillard, dessinateur et chef d'orchestre des éditions de La Cerise, à Bordeaux, pour aborder le sujet du développement durable dans la création artistique. Mais Guillaume nourrit en vérité une vision beaucoup plus large, moins monolithique de la question. Et heureusement pour nous.

« Je vois bien pourquoi je suis étiqueté comme l'auteur écolo de service », commence Guillaume Trouillard à l'heure du café, partagé sur le seuil de sa maison d'édition, La Cerise, qui fête ses quinze ans d'existence. La chaleur monte dans la rue de La Rousselle, les voisins le saluent, les badauds s'arrêtent pour échanger quelques mots avec lui ou détailler la vitrine qui présente ses dernières parutions. On y trouve, pêle-mêle, *In-Humus*, un récit onirique de la Suédoise Linnea Sterte, des posters du Bordelais Vincent Perriot qui fait pousser des arbres au milieu des maisons, ou encore *Au pays du Cerf blanc*, l'adaptation par le dessinateur Li Zhiwu du roman à succès de Chen Zhongshi. « La Cerise c'est aussi ça : une maison d'édition qui fabrique des livres chinois en France » rit-il entre deux bouffées de cigarette, conscient de la symbolique, mais sans pourtant s'y appesantir.

À l'écouter, on comprend que l'homme possède surtout une forte capacité à être au monde. Il entretient un rapport naturel avec les gens et son environnement – en plus d'une franchise rafraîchissante. Ainsi, à évoquer la notion de développement durable, le ton se fait plus caustique. « Le développement durable, c'est une expression contre laquelle on se battait dans ma période de militantisme, au début des années 2000. Le développement durable, c'est de l'écologie soluble dans le capitalisme. »

Né à Pau en 1980, élevé dans une famille à la sensibilité politique affirmée, Guillaume Trouillard s'est construit une identité et un trait personnels, tant durant sa scolarité en école Freinet, que lors de ses études aux Beaux-Arts d'Angoulême, ou ses voyages – au Kurdistan, en Chine ou au coin de la rue. De cette position au contact du monde, sont nés plusieurs albums qui, s'ils questionnent tous notre rapport à l'environnement, le font par un biais détourné, drôle ou tragique : ainsi les Amérindiens en boîte de conserve dans *La Saison des flèches*, le caractère aberrant des mégapoles modernes dans *Colibri* ou l'univers entièrement mécanisé d'*Aquaviva*. L'attachement de Guillaume à la beauté du monde se révèle bien souvent en négatif, non dans une expression naturaliste mais dans une observation fine, une description par l'absurde de l'accumulation générée par nos sociétés modernes.

L'exemple le plus frappant de cette obsession est son album *Welcome*, une sorte d'inventaire du monde moderne à la manière des planches encyclopédiques du XVIII^e siècle ; un livre où l'on

trouve tout à la fois les mille variations d'une pomme de pin ou d'un casque de CRS. Guillaume y exprime sa fascination pour l'objet, l'artificialisation, l'ensevelissement du monde et de la beauté. La préoccupation écologique est bien là, comme dans chacun de ses ouvrages – « Je n'arrive pas vraiment à écrire sur d'autres sujets de toute façon, j'ai du mal à réaliser comment on pourrait faire autrement à notre époque » –, mais sans sous-titres, laissant au lecteur la production d'un sens à toujours réinventer, bien loin des multiples assignations du développement durable. « Le développement durable en fait, c'est la prolifération des éoliennes, les champs de maïs pour le bioéthanol, l'obligation de puçage pour les petits éleveurs ; c'est littéralement : faire durer l'expansion quelques décennies de plus. »

Si La Cerise fête ses quinze ans d'existence et quelques beaux succès critiques, comme *Colibri* de Guillaume Trouillard lui-même, ou *La Fille maudite du capitaine pirate* de l'Américain Jeremy Bastian, Guillaume ne s'est jamais senti une vocation d'éditeur. Ce choix s'est imposé comme une nécessité, afin d'accompagner son travail d'auteur et de lui permettre d'être autonome. « Il n'a jamais été question de faire à tout prix mon trou dans l'édition ou d'établir un plan pour le développement de la structure. » Guillaume n'ignore toutefois rien des tendances actuelles dans l'économie du livre, de plus en plus régie par la logique de flux, faisant fonctionner le pilon plus que de mesure, gâchant beaucoup de papier et d'auteurs. Mais c'est tout naturellement, dans le prolongement de sa vision d'auteur et sans chercher à en faire un argument de communication, qu'il gère la production et la diffusion de ses ouvrages avec raison. Il fabrique ses livres localement, quitte à parfois compartimenter les étapes chez différents prestataires, il maîtrise ses tirages, il calcule et gère son stock dans son local de la rue de La Rousselle. En somme, il défend tant son monde que sa liberté. Tout cela pour un seul profit : celui d'une littérature de qualité.



« Moondog », *Elpmas revisited*,
Super Loto Éditions/Murailles Music/loi d'ailleurs, 2018



Mon voisin Raymond

Troubs / Par Lucie Braud

Les bandes dessinées de Troubs donnent la parole à ceux qui ne sont pas entendus, témoignent de ses nombreux voyages et du regard qu'il porte avec attention sur son lieu de vie depuis plus de vingt ans, la forêt de la Double, en Dordogne. Après *La Bouille* et *Meuh ! Au pré des vaches* (éd. Rackham), il rend à nouveau hommage à la nature et à ceux qui la connaissent de près avec *Mon voisin Raymond* (éd. Futuropolis).

De Raymond à l'humanité tout entière

Le titre est explicite : Raymond est le voisin de Troubs, un vieil homme devenu important dans sa vie par des échanges quasi quotidiens. Raymond possède un savoir-faire et une connaissance pointue de la nature. Mais Raymond vieillit et la conscience que son savoir disparaîtra avec lui motive Troubs à en faire une bande dessinée. Raymond, par sa façon de vivre, par la façon dont il appréhende la nature, est l'un des derniers témoins de ce savoir. Poser le regard sur Raymond, c'est également raconter ce qui se passe un peu partout dans le monde. Ces gens qui vivent avec des animaux, cultivent leur terre pour leurs besoins personnels, représentent une culture universelle qui se perd. Troubs ne peut affirmer que l'humanité se met en danger, mais il constate une évolution préoccupante. « La disparition de certains maillons de la chaîne ne présume rien de bon. Parler de Raymond, c'est dire l'envie de cet homme de transmettre son savoir, un savoir très spécialisé sur son environnement quotidien, c'est raconter une façon de voir, d'appréhender le temps qui passe au rythme des saisons, savoir attendre les choses, anticiper à long terme. »

La disparition d'un savoir ou l'urgence de transmettre

Troubs a rassemblé, ordonné et agencé le témoignage de Raymond sur une année, saison après saison. « La bande dessinée est un médium supérieur pour transmettre. L'image et le texte réunis permettent d'aller très loin dans les explications que l'on veut donner. » Un livre qui a pris du temps, deux ou trois ans, pour retranscrire la vie d'un homme de la campagne à travers les moments importants qui la jalonnent. « Commander les graines pour le potager en fonction de ce qu'il veut y mettre, de ses besoins, pour qu'il produise toute l'année. Raymond s'adapte à l'époque : plus question de faire ses propres graines puisque les tomates ne donnent plus de graines reproductrices, alors il faut les commander sur catalogue. Il s'adapte pour garder son mode de vie, choisit ses légumes en fonction de la saison et de la terre. Raymond fait son jardin depuis qu'il est enfant, il est très efficace et ne fait pas d'erreurs. Son regard sur la nature est pointu, il la maîtrise tout

en la respectant. C'est un vrai cultivateur. Autrefois, il nettoyait les sous-bois pour voir les champignons pousser. C'était une fierté. Il coupait les arbres tordus pour laisser de la lumière aux arbres droits, ceux avec lesquels il pouvait faire des planches. Autrefois, une quinzaine de personnes vivaient dans le hameau de Raymond. Aujourd'hui, il est tout seul. La nature se détraque, il n'y a plus d'insectes, plus d'animaux. Il trouve cela bizarre. En deux ans, il a perdu ses ruches, il n'y a plus d'abeilles et les essaims sauvages disparaissent aussi. Il se demande où tout cela va. C'est quelqu'un qui a envie de transmettre. Maintenant que le livre est là, il le présente, il en est fier, il voudrait en faire un autre et même une série tant il a de choses à dire. »

Le savoir spécialisé de Raymond, qui concerne son petit coin de planète, va disparaître et un autre savoir se mettra en place, un savoir différent, et les choses se feront différemment. Mais l'histoire de Raymond représente ce qui se passe de façon globale sur la planète. « Transmettre ces petites mémoires, c'est important. » Troubs défend la transmission nécessaire de ce savoir d'une génération à une autre, la nécessité de l'écoute. « L'école peut accompagner les enfants dans ce savoir, elle peut jouer un rôle simplement en emmenant les enfants marcher dans les bois pour leur apprendre à appréhender la nature, ses bruits, pour apprendre à ne pas avoir peur des insectes, mais pour que la transmission se fasse, il faut que cela passe par l'expérience. C'est comme les voyages. Ils permettent de comprendre qui sont les gens, d'où ils viennent, leur culture, sans les cantonner au

statut de migrants par exemple. Raymond explique par la preuve, par le contact. Alors pour appréhender la forêt, les enfants doivent se balader en forêt. Ceux qui la connaissent le mieux, ce sont les chasseurs qui passent de longues heures à marcher au milieu des arbres. »

Un savoir dépassé

Raymond incarne le savoir-faire, mais son savoir ne sert plus à rien, à moins de vivre dans un pays où les élevages existent comme autrefois, ou si l'on revient à des petites économies locales. Ceux qui



Mon voisin Raymond (extrait), éd. Futuropolis, 2018



essaient ont du mal à s’en sortir. Les lois et le système ne jouent pas en leur faveur. Mais peut-être serons-nous obligés d’y revenir, de privilégier les circuits courts pour ralentir le processus de dégradation de la planète qu’engendrent la surproduction et les économies à grande échelle. Nous avons de telles habitudes de consommateurs que faire machine arrière est compliqué. « Mais il faut essayer, chercher et trouver d’autres solutions. Nous sommes dans une société de surconsommation où même apprécier le silence est devenu difficile. Le silence pour écouter les bruits de la vie autour de nous. » Troubs n’est pas très optimiste quant à l’avenir. « Tant qu’économiquement l’écologie n’est pas viable, ce sera compliqué. En Chine, le gouvernement fait machine arrière. Le pays investit dans les dépollueurs parce que cela coûte moins cher de penser à l’écologie, car les maladies engendrées par la pollution coûtent très cher à la société. Cela basculera certainement dans ce sens chez nous, mais nous n’y sommes pas encore. Des multinationales investissent dans les énergies renouvelables, c’est peut-être un espoir. L’écologie et l’économie sont très liées. Si les micro-exploitations font vivre ceux qui s’en occupent, cela peut aller plus vite dans le processus. Mais il faut que la société ait conscience que cela nous coûte moins cher de manger bio. »

Un choix de vie

Pour Troubs, vivre à la campagne est un confort de vie, pour le dessin, pour travailler, pour avoir de la place, être dans le silence et marcher dans les bois. Avoir de l’espace. Le temps s’y écoule autrement, c’est un confort mental, loin de certaines choses, mais tellement près d’autres choses. Cela lui permet de voyager loin en ayant en tête qu’il a ce point d’ancrage au calme. « Quand on y habite, il est nécessaire de s’entre-aider, c’est plus facile de se connaître, car il y a peu de monde et c’est plus facile de s’intégrer dans les petits groupes. Nous faisons les choses ensemble, les foins, les vendanges, on se file des coups de main. Sans ça, c’est plus compliqué. Cela conditionne la vie du groupe, cela simplifie la vie de tout le monde parce que chacun partage son savoir. Les gens se connaissent certainement mieux à la campagne qu’en ville bien qu’en ville, dans les quartiers, il y a aussi des gens qui se rassemblent et communiquent. Mais en ville, on peut s’isoler très vite, parce qu’on le veut ou parce qu’on le subit. Raymond n’est pas isolé là où il vit, mais il le serait en ville parce qu’il serait coupé de son environnement et de ce qu’il sait faire. »

Dans chacun de ses livres, Troubs développe un sujet qui le préoccupe. Parler de la nature humaine au travers des rencontres qu’il fait, quand il y a urgence à dire, il veut que cela soit publié. Il raconte



Mon voisin Raymond (extrait), éd. Futuropolis, 2018

en raccrochant la fiction au réel. Ce sont les rencontres qui nourrissent son récit, il donne la parole à ceux qui ne l’ont pas ou que l’on n’écoute pas. Il montre les regards qui l’intéressent pour que le message puisse passer auprès de tous. « Faire des choses ensemble, c’est important. Rencontrer les gens quand on est auteur est indispensable, même si les gens n’adhèrent pas à ton travail, peu importe. Si tout le monde s’occupait de son voisin, disait Bras-sens, ce serait beau. Les rencontres, c’est bien pour expliquer des expériences. Pas pour convaincre ; il n’y a rien à convaincre. Et puis, de toute façon, c’est la nature qui donne le rythme. »



Actualité, biographie, bibliographie : www.troubs.fr

Anthropologie de la palombe

Marine de Contes / Par Geoffrey Lachassagne

Peut-être que la plus belle chose que le cinéma puisse offrir, c’est de nous amener où nous ne sommes jamais allés. Cet ailleurs se trouve parfois au détour de notre chemin quotidien. Il était juste sous nos yeux, voilé par toute une vie d’habitude. Marine de Contes nous fait ce cadeau-là. Mais attention, on n’entre pas comme ça dans une palombière.



Les Proies - Photo : Gabriel Roman

« À l’époque, j’animais un atelier vidéo à Saint-Michel-de-Castelnau. Les enfants ont voulu faire un film dans une palombière et nous sommes allés demander à plusieurs personnes de visiter la leur. C’est à cette occasion que j’ai rencontré Olivier Lamoulie, le grand-père. C’était l’été, il n’y avait pas d’oiseaux, la palombière était comme une coquille vide. Mais Olivier a insisté pour que je revienne à l’automne voir ce qu’était une chasse. Alors je suis revenue, d’abord sans caméra. Là, j’ai bien senti que si je n’avais pas été invitée, il m’aurait été impossible de toquer à la porte pour demander à jeter un œil... J’ai passé la journée avec eux, et lorsque j’y suis retournée le lendemain, j’ai eu droit à une visite guidée : Olivier expliquait, décrivait, mais ce n’était pas la chasse. À ce moment, je n’étais pas du tout intégrée, mais je sentais de sa part un réel désir de partager. Je lui ai demandé si je pouvais revenir un jour de chasse. Olivier était fier, mais en même temps, je généralisais une suspicion. La première chose qu’ils m’ont demandée, c’est si je n’étais pas écolo. Pour eux, il y avait un gouffre entre

chasseurs et écolos. Et c’est vrai que je me sentais plus proche des écolos que des chasseurs, de manière générale. Mais j’avais envie de comprendre, de me défaire de mes préjugés... parce que, évidemment, j’en avais un paquet. Il a fallu du temps, mais ils ont fini par m’inviter “vraiment” à la chasse. J’avais passé un cap, mais je sentais toujours que je pouvais me faire éjecter à tout moment. Rien n’a jamais été acquis. Olivier se référait à moi comme à une “étrangère”, or “les étrangers ont tendance à transgresser les règles, ils ne se rendent pas compte”. La confiance était fluctuante. Et c’est vrai que j’ai commis plusieurs erreurs : j’ai par exemple déclenché un piège en filmant dehors, alors que la règle veut qu’on ne sorte pas lorsqu’il y a des oiseaux. Pourtant, si j’avais respecté leurs règles à la lettre, je n’aurais pas pu faire de film. J’ai donc joué avec les frontières de la confiance, notamment pour faire des plans à l’extérieur, sans quoi j’aurais été confinée dans les couloirs.

Mais quelque chose était passé entre Olivier et moi. Sans lui, je n’aurais pas eu accès à son fils quinquagénaire, ni à son petit-fils. Je suis allée voir d’autres palombières, mais aucune ne regroupait trois générations comme celle des Lamoulié. Cette dimension était très importante pour moi, parce que la transmission est un enjeu central dans tous les rites, puisqu’elle détermine s’il perdure ou pas. Lorsque Olivier m’a invitée à visiter sa palombière, c’était pour me montrer que “ça existait encore”... Lui ne pensait pas à la pratique de la chasse à la palombe en général, mais à son espace, qui allait bientôt être détruit : les pins qui abritaient la palombière allaient être coupés, il le savait, rien ne pourrait l’empêcher. »

« [...] la transmission est un enjeu central dans tous les rites, puisqu’elle détermine s’il perdure ou pas. »

C’est dans cette faille minuscule que Marine de Contes s’est engouffrée, et nous à sa suite. Et ce n’est pas la moindre de ses audaces que de nous donner à voir le réel comme il s’est donné à elle : avec réticence, avec pudeur. Mieux : elle a l’honnêteté de ne pas faire passer pour familier ce qui nous est étranger, pour transparent ce qui demeure obscur. Elle ne balise pas notre visite, ne nous fournit aucun mode d’emploi, ne nous dit jamais quoi penser. Nous voyons trois générations accomplir des gestes avec le sérieux que réclament les jeux d’enfants, ou les rites religieux. Nous voyons le petit-fils peiner à imiter ses aînés. Nous sentons le poids de la responsabilité sur les épaules du fils. Et la détente du grand-père, comme s’il savait son temps échu. Mais les règles auxquelles ce petit monde obéit demeurent inaccessibles au profane. Pour une bonne raison : ce n’est pas le problème de Marine de Contes. Et c’est justement parce qu’elle nous épargne toute « folklorisation » de la chasse qu’elle parvient à capturer autre chose : un certain mode de transmission, reposant sur une longue intimité entre les générations, et dont nous pressentons la disparition. La palombière en est le lieu, et notre parcours initiatique est aussi un parcours dans l’espace. Labyrinthique.

« On arrive en voiture par un long chemin forestier. Il est ancien, plein d’ornières et, curieusement, il zigzague alors qu’ici toutes les routes filent droit sur des kilomètres... On arrive enfin à un espace défriché, où l’on peut laisser les voitures sous l’abri des pins. Sur un arbre, on trouve une poignée et deux écriteaux : “Tirez sur la poignée et attendez le hop”, et “Si jamais la poignée ne marche pas, sifflez et attendez le hop”. D’ici, un câble court sur près d’un kilomètre entre les pins et nous relie au cœur de la palombière. Donc on tire sur la poignée, la clochette sonne là-bas et, si jamais le ciel est dégagé, les chasseurs lancent un long cri rauque : “Hôôôp”. Mais s’ils sont en train de chasser, ils sifflent : ça signifie qu’on n’est pas autorisé à s’avancer au-delà de cette limite. De là, il y a deux chemins. Le premier est droit, bien dégagé, et on peut l’emprunter lorsqu’il n’y a pas d’oiseaux aux environs ; le second, beaucoup plus discret, serpente à couvert entre les fougères. Tous deux mènent à une petite porte de bois : on la pousse doucement, puis on se glisse dans un couloir couvert d’aiguilles de pin et de brande séchée qui forment un camouflage naturel, couleur rouille et gris clair. La galerie est basse, il faut marcher courbé, et suivre un long couloir jusqu’à un carrefour qui nous donne le

choix d’aller à droite, à gauche, au centre... On peut se perdre. Si l’on prend à gauche, on parvient après un moment à l’entrée d’une cabane. À côté de la porte, il y a une étagère de bois, avec des encoches pour placer les fusils : il est absolument interdit d’entrer avec une arme. La palombière est construite de façon tentaculaire et la cabane est son centre névralgique. Les chasseurs y passent le plus clair de leur temps. C’est une pièce conviviale, dans laquelle se trouvent une cuisinière, une table, un canapé... Une petite ampoule brille au plafond. Au-dessus s’élève la tourelle d’observation – le garde – où se rejoignent tous les câbles tendus vers les extrémités de la palombière, les pièges et les appâts. Depuis la cabane, des galeries partent dans toutes les directions. Si l’on poursuit plein nord, à travers un couloir qui semble de plus en plus délabré, nous parvenons à une salle munie de meurtrières, qui permettent d’observer le piège : des filets sont placés au sol et peuvent se refermer d’un coup grâce aux câbles qui filent jusqu’au



Les Proies - Photo : Gabriel Roman

garde. D’autres sont reliés aux arbres, où se trouvent les appâts – des palombes sauvages capturées les années précédentes. En tirant sur une manette, les chasseurs peuvent les déséquilibrer et leur faire battre des ailes, ce qui va attirer d’autres oiseaux. Une porte permet d’accéder au piège et aux appâts, qu’il faut nourrir, abriter tous les soirs. Un peu plus loin, on voit déjà les premiers pins coupés, la lisière qui ne cesse de se rapprocher... Avec un drone, j’ai tourné un plan qui dévoilait toute la palombière, son dessin en étoile, ses galeries... et j’ai choisi de ne pas le montrer. Ça n’avait pas de sens de dévoiler cette architecture au début du film : je voulais que le spectateur découvre petit à petit l’espace au sol, avec cette sensation de dédale que j’avais eue moi-même. Et ça n’avait pas plus de sens de le montrer à la fin, parce que la palombière était détruite. »

Ce n’est qu’une fois le film terminé que Marine de Contes s’est sentie pleinement intégrée. Elle tenait à leur montrer le film. Olivier s’est dit fier : « Ma palombière va continuer d’exister, j’avais raison de te faire confiance. » Il a accueilli avec joie l’annonce d’une projection à Paris. « Je n’y suis jamais allé. Au moins mon image l’aura fait. » Mais lorsque la réalisatrice lui a proposé de montrer le film à Saint-Michel-de-Castelnaud, il a répondu dans un souffle : « Je n’y tiens pas... »



Sous les eaux, les pages

Emmanuelle Pagano / Par Serge Airoldi

Elle vit et travaille sur le plateau ardéchois où, depuis 2005, chez P.O.L, elle construit une œuvre singulière et forte. En 2015, elle ouvre sa *Trilogie des rives* avec *Ligne & Fils*. Elle la prolonge en 2017 avec *Saufs riverains* qui vient de recevoir le premier prix du roman d’écologie. Une déclinaison époustouflante de l’eau et des hommes sur ses rives avant le troisième volet qui vient de paraître.

Un livre-Océan. Un texte-Grand Cachalot Blanc. À la façon de Moby Dick à la poursuite duquel le capitaine Achab se lance sur les mers du monde. Chacun se souvient de cette prémonition d’Herman Melville, dans sa correspondance : *Truth is stranger than fiction*. Le réel est toujours plus singulier que la fiction. Dans le roman d’Emmanuelle Pagano, *Saufs riverains*, un certain réel aussi est plus étrange que la fiction. L’auteur l’incorpore pourtant comme un lait nourricier à son corpus de réalité toute géographique, historique, hydrologique, biographique, climatologique, généalogique. Pour cet écrivain, comme en fraternité avec l’ubris « achabienne », tout est bon pour la Grande Cataracte des Choses. Comprenez l’écriture d’une histoire en cascades, confluences, affluents, défluent, avulsion et méandres. Haute teneur pascalienne du texte, aussi, lancé sur les chemins qui dévalent de l’infiniment grand à l’infiniment petit. Un voyage qui épuise le réel, en ce sens qu’il envisage tout, fait le récit exhaustif.

De quoi, de qui parlons-nous ? *Saufs riverains*, paru en 2017, est le deuxième opus d’un triptyque baptisé *Trilogie des rives*. Le livre a reçu en avril le premier prix du roman d’écologie. Le jury était présidé par l’écrivain Alice Ferney et aussi Alexis Jenni, prix Goncourt 2011, des libraires, des étudiants d’écoles partenaires du prix. La trilogie s’est engagée avec *Ligne & Fils* en 2015, aux éditions P.O.L. Elle s’est refermée en août dernier, avec la sortie de *Serez-vous des nôtres ?* « C’est une formule d’invitation à la pêche », explique Emmanuelle Pagano. Ce livre « est une histoire d’amitié entre deux hommes issus d’un même milieu géographique, une région d’étang, mais pas du même milieu social. L’un est héritier d’un grand domaine d’exploitation piscicole et de chasse, l’autre fils de paysan pauvre et devenu sous-marinier. Le livre, dont la temporalité est contenue dans un seul jour de pêche, oscille constamment entre le point de vue de chacun de ces deux hommes, donc constamment entre le bord de l’étang et le fond de l’océan ». Nous voilà donc prêts aux nouvelles choses du cachalot. Achab refait surface. Moby Dick



Emmanuelle Pagano © H. Bamberger / P.O.L

« s'en-océane » encore. Nous voilà prêts, à nouveau, à plonger dans l'élément liquide. Dans ce Tout antique, envisagé avec l'obs-
tination anti-métaphysique qu'est l'écriture angulaire d'Emma-
nuelle Pagano.

Depuis 2005, elle publie chez P.O.L. Elle est née dans l'Aveyron, elle vit et travaille sur le plateau ardéchois, elle est agrégée d'arts
plastiques, fille d'un gendarme et d'une institutrice. Son entrée
en matière – il y a eu d'autres textes, avant, sous le pseudonyme
d'Emma Shaak – s'est aussitôt immensifiée du *Tiroir à cheveux*.
Suivent alors, *Les Adolescents troglodytes* (2007), prix de littérature
de l'Union européenne 2009, *Les Mains gamines* que salue le prix
Wepler, en 2008, *L'Absence d'oiseaux d'eau* (2010). Puis *Un renard à
main nue* (2012) et *Nouons-nous* (2013).

Et après ? Le début de la trilogie. L'eau, les rives, et cette quête
toute engrammée dans la poésie d'un Saint-John Perse (*Amers*) :
« Étrange l'homme, sans rivage, près de la femme, riveraine. »
Où cette idée prend-elle sa source ? Elle dit : « Certains de mes lec-
teurs m'ont fait remarquer qu'il y avait beaucoup d'eau dans mes
livres, en me demandant pourquoi. Incapable de leur répondre,
j'ai donc voulu comprendre pourquoi mes livres étaient à ce point
"trempés". Je me suis rendu compte que l'eau en elle-même ne

m'intéressait pas, mais que je voulais essayer
de saisir son lien avec l'homme. Je me suis donc
concentrée sur le lieu de jonction : les rives. »

Comme la question du corps qui traverse tous ses
livres, celle de l'eau irrigue aussi tout son paysage
littéraire. Croyons, bien évidemment, Emma-
nuelle Pagano quand elle dit que l'eau ne l'inté-
resse pas. Mais admettons aussi, à l'inverse, que
l'eau s'intéresse à son aven littéraire.

En lisant *Ligne & Fils*, le lecteur comprend cet
apostolat. Le texte interroge la relation de l'eau
et de l'homme, de la nature et du bâti, la violence
des flux et celle des rives qui les contraignent.

Il questionne aussi les sources, les rivières et les
moulinages. Toute la vie des hommes dont il est
question et dont il faut – c'est la vertu insensée
d'Emmanuelle Pagano – retrouver l'origine, la
ligne, le fil, la source avant la source.

Dans ce livre, l'eau file, travaille, transforme le
ver à soie, l'eau tisse l'histoire d'une famille, elle
subit la tâche des hommes, elle leur donne son
nom, l'eau emporte, colporte, transporte. Un an-
cêtre, premier de lignée, émerge. Un fils s'englou-
tit dans trop d'alcool. L'eau est partout, l'eau est en tout. Thalès
n'a pas mieux dit. Bachelard non plus quand il prophétise : « Une
goutte d'eau suffit pour créer un monde et pour dissoudre la nuit. »
En lisant *Ligne & Fils* mais aussi *Sauf riverains*, on pense à ces
mots de Pasolini quand il évoque, à Casarsa son village frioulan,
cette *fontaine de rustique amour*. C'est là, au mystère de l'eau jail-
lissante, coruscante, que se trouvent les secrets d'une origine,
d'une antériorité.

À la façon d'une chronique, mêlant travail d'archive, documenta-
tion, mémoire, tout ce qui peut expliquer, dire le mot parfait – quel
bonheur de cheminer, dans *Sauf riverains*, avec la ruffe, le béal,
les ruscaires, l'épierrage, le neck, les pansières, balmes, drailles,
capitelles... – décortiquer le fait familial, juridique, notarial, éco-
nomique, technique juste, l'épopée, le silence chronologique, le

bruit de l'écoulement ; Emmanuelle Pagano élabore donc un ro-
man. Et le fait qu'il s'agisse d'un *roman* indique un *vouloir-dire*. On
pourrait céder à la tentation de nommer *récit* son travail. Allégorie
aussi, odyssee, zibaldone de l'Intime, de l'Histoire, de l'Univers.
C'est erreur. Emmanuelle Pagano manie tout cela à la fois, maté-
riels et matériaux, pour la maçonnerie que célèbre Vitruve : l'*opus
incertum*, cette manière qui donne des murs disparates mais so-
lides. Pour fouailler cet insondable questionnement de l'écriture,
elle dit : « Tout se mélange en permanence. Pour un roman, on a
besoin d'être un peu plus cohérent et simpliste que dans la vie où
rien ne s'ordonne vraiment, ou peu de choses font réellement sens.
Dans une fiction, paradoxalement, on a besoin de tricher pour être
"réaliste", pour que le lecteur puisse y croire. Or la vie, le réel, est
rarement "réaliste", tant la réalité dépasse la fiction. Donc les élé-
ments "extérieurs", la documentation par exemple, sont rendus
crédibles par la fiction qui les malmène. Je ne crois pas à la fiction
pure, ou alors la fiction pure, c'est tout simplement l'acte d'écrire,
de raconter. »

Dans *Sauf riverains*, Emmanuelle Pagano radicalise encore cette
méthode. Tout commence « moins d'un million et quatre cent mille
années » avant notre ère. C'est ahurissant. Tout s'achève dans la
mémoire défaillante de Lucien qui meurt dans le creux d'une sai-
son, lui qui savait l'écheveau complet des choses,

de la vie, du pays. Lucien, intuitivement, comme
Emmanuelle, organiquement, partage, avec le
poète Andrea Zanzotto, l'idée que « chaque lieu
est un livre ». Et cette idée donne le grand texte
de *Sauf riverains* avec, en son cœur, entre la créa-
tion d'un monde et la mort de Lucien – ces deux
infinis –, l'ennoyage d'un territoire qu'on croyait
éternel. C'est là que le grand-père d'Emmanuelle
Salasc, née en 1969 (comme Emmanuelle Paga-
no), et de sa sœur jumelle (Emmanuelle Pagano
n'en a pas), cultive sa vigne jusqu'au moment où
les vannes du barrage se ferment et le paysage
disparaît. Et cette question, page 314 : « Com-
ment un livre peut-il dire tout ce que recouvre un
lac ? »

Énigme des eaux. Rébus de l'écriture. Couliisses de
la vie. Une fois encore, lire Pasolini aide à lever la
diablerie. Il écrit : « Je vais me regarder dans le
miroir pour savoir qui je fus mais, comme l'eau, le
miroir est changeant et ce que je suis devenu est
changeant. » Emmanuelle Pagano affronte le mi-
roir à sa façon : « Écrire m'est indispensable pour

vivre, et pour être moi, parce que je me sens humainement ina-
chevée. Cette sorte d'impossibilité d'être au monde, et qui fait de
certains artistes, certains écrivains, peut-être tous, des hommes
et des femmes pas tout à fait là, un peu à côté, défaillants, je la
compense je crois en écrivant. Écrire a réduit, mais aussi entrete-
nu, cet écart, cette incapacité à vivre. Je ne suis pas tout à fait une
femme, et encore moins une mère. J'écris parce que je suis incom-
plète, comme en devenir. Peut-être même que je n'arriverai jamais
à devenir une femme, une mère, un être humain. Je suis cependant
certaine d'une chose : je ne serai une femme, une mère, un être
humain, qu'en écrivant. »



Une cabane, une vie, un film

Colas Devauchelle et David Foucher / Propos recueillis par Christophe Dabitch

Installés en Lot-et-Garonne, à la limite du Gers, Colas Devauchelle et sa compagne mènent une vie qui pendant des
années s'est concentrée sur la construction collective de leur habitat hors norme, une cabane en bois, paille et terre
aux formes organiques, mais aussi pour Colas d'un film, *Permis de construire*, qui a suivi cette expérience néo-rurale.
Un documentaire qui interroge l'habitat et une façon d'être au monde. Rencontre avec le réalisateur et son producteur
David Foucher¹.



Permis de construire, 2017 © Les films du temps scellé

Quelle est la genèse de ce film par rapport à l'auto-construction de votre habitat ?

COLAS DEVAUCHELLE : J'ai toujours eu l'idée de suivre le processus
de mon parcours d'habitat et de vie collective depuis pas mal
d'années. D'où les flash-backs dans le film sur les expériences
antérieures, que ce soit en squat ou en colocation. Ça m'a
toujours porté. L'écriture du film s'est faite en même temps que la
construction de ce que nous appelons la cabane, un habitat hors
norme et fragile qui est aussi un état d'esprit. Les deux se sont
concrétisés en même temps, l'expérience de la construction est
devenue le fil rouge du film.

Aviez-vous une idée de départ sur la manière de faire ce documentaire ?

C.D. : Avant de rencontrer David, j'étais beaucoup plus dans l'archi-
vage de ce que j'avais vécu avec une vision linéaire et historique

de mes expériences d'habitat, plus dans l'introspection aussi. Le
travail en commun a impulsé l'envie de faire un vrai film de ciné-
ma. On s'est questionné sur la narration, sur la façon d'amener le
sujet, la construction etc.

DAVID FOUCHER : Mon travail a été d'amener Colas vers autre
chose que les années passées et ses archives filmées caméra au
poing. Sa démarche néo-rurale est liée à son passé qui nourrit
le présent, c'est ce que je trouvais passionnant. J'étais intéressé
par ce que Colas portait, une démarche de vie qui devient un film.
La question de l'habitat renvoie à d'autres interrogations, plus
globales : comment on vit, quelle est notre approche de l'existence,
comment cela interroge nos vies ? Ces questions habitent Colas,
au sens fort du terme. Mon rôle, et celui de l'équipe, était de lui
faire prendre du recul, ce qui était compliqué car il faisait un film
dont la matière était sa propre vie.



Colas Devauchelle © Les films du temps scellé

À 37 ans, Colas, qu'est-ce qui fait que votre parcours s'est orienté vers ces habitats alternatifs, du squat à l'auto-construction ?

C.D. : La réflexion autour du film est l'aboutissement d'un processus qui a démarré avec mes premières expériences parisiennes de colocation, en 2002. En les filmant, j'ai commencé à m'interroger sur mon parcours d'habitat. Quand je suis parti de Paris pour m'installer dans le Lot-et-Garonne, où j'ai intégré la mouvance néo-rurale, la prise de distance avec ce que j'avais toujours vécu a provoqué une sorte de zoom arrière. J'avais eu beaucoup d'idées de films dans les squats, c'était foisonnant et palpitant mais j'étais dedans, c'était impossible d'avoir du recul et de prendre le temps de construire un projet de film. En mettant 600 kilomètres entre le sujet et une nouvelle vie concrète qui commençait, cela m'a permis peu à peu d'imaginer un vrai film de cinéma. Une cohérence s'est mise en place. La vie en colocation et en squat avait impulsé ce que je vis aujourd'hui. Je viens de la banlieue parisienne, or le problème du Parisien est qu'il se dit que c'est mieux ailleurs mais il n'arrive jamais à partir. C'est son syndrome... On est dans un pays hypercentralisé, beaucoup de choses se passent à Paris. Quand on y est né et qu'on évolue là-dedans, on a une espèce de cordon très difficile à couper. Mes parents n'ont jamais franchi le pas mais ils ont toujours été admiratifs de la vie en milieu rural. Ils ont retapé une ruine en Auvergne quand ils étaient jeunes mais pour leur résidence secondaire. Moi je voulais que ce soit ma vie principale, pas uniquement pour les vacances parce que la vie se situe là où on habite. C'est ce que je défends au jour le jour, essayer de faire comprendre aux gens que la vie à la campagne n'est pas juste pour les vacances. C'est une vraie société organisée toute l'année avec la réalité des saisons etc.

Est-ce que les nécessités financières et les prix du logement, notamment au tournant des années 2000 et encore plus aujourd'hui, ont forgé cette volonté d'un habitat alternatif ?

C.D. : Entre conviction et nécessité, on est bien obligé de faire un pont, sinon on ne trouve pas le sommeil... En refusant certains

modèles marchands, on s'oriente vers des modes de fonctionnement plus autonomistes qui, de fait, génèrent un mode de vie. Cela me mettait une boule au ventre de donner autant d'argent à des entreprises immobilières et des propriétaires pour louer un trou à rats dans Paris. Je trouvais cela inadmissible. C'est ce qui m'a mené vers les squats. Je suis allé ensuite vers la néo-ruralité en raison de la violence du pouvoir contre l'alternative du squat. Quand j'ai rendu les clés de ma première colocation, je me suis juré de ne plus jamais payer un loyer pour mon habitat. J'en suis encore là, mais cela a nécessité tout ce que l'on raconte dans le film.

« On finit par accepter un minimum d'individualisme vers lequel tout nous amène et c'est un combat permanent pour rester dans des prismes collectifs. »

Quelle est la différence entre les projets de communautés des années 1970 et des vies en collectif aujourd'hui ?

C.D. : On fête les cinquante ans de l'année 1968 mais on le fait sur un ton désuet. Cette époque a permis des progressions sociales pour tous et l'existence de mouvements alternatifs jusqu'à aujourd'hui. Pour autant, on peut parler d'un aspect naïf qui correspondait à une époque, qu'on tente de réadapter à la nôtre. On n'est plus dans l'idéologie liée à une forme de communisme, on essaie de concilier le projet avec l'individu. On finit par accepter un minimum d'individualisme vers lequel tout nous amène et c'est un combat permanent pour rester dans des prismes collectifs. C'est difficile au quotidien. Nous étions une vingtaine voilà cinq ans et aujourd'hui nous ne sommes plus que deux couples, un ami et ceux qui passent. Le film reste vague sur la finalité de la construction parce qu'il n'y a pas de dénouement, c'est le déroulement de la vie. Mais l'héritage des communautés est réel. Le plus intéressant dans le collectif est l'émulation. Les gestes individuels sont décuplés, cela donne une force incroyable, tout devient faisable.

D.F. : Dans le film, Chloé essaie justement de différencier les communautés des collectifs. Comment un individu s'inscrit dans un collectif et comment peut-il garder son identité tout en ayant une action collective ? C'est un enjeu qui est compliqué. Au bout de plusieurs années, les envies changent, des contraintes apparaissent et des problématiques viennent se greffer au projet. Comment réinventer sans cesse cette articulation individu/collectif ? Cela renvoie aussi à la question de l'autonomie. Il faut combiner les deux dans toutes les expériences associatives ou collectives.

Quelles analogies peut-on faire entre la construction de la maison et celle du film ?

C.D. : Les deux sont laborieuses et demandent beaucoup d'endurance. Il n'y a que l'acharnement pour aboutir à peu près à un résultat. On parle de documentaire de création, de construction faite hors cadre. On est par essence dans des dynamiques de combat pour affirmer le sens d'une démarche même si elle est perçue comme marginale. La raison d'être est de montrer que d'autres choses sont possibles. On fait des maisons de manière ancestrale avec du bois et de la terre, c'est la meilleure solution et la moins chère. Le lien entre les deux est évident pour moi. On a construit le film ensemble, avec David et toute l'équipe.

D.F. : Tous les collaborateurs ont été essentiels. Ils partageaient les valeurs et l'état d'esprit. Au-delà de la compétence technique et artistique, il y avait une connivence politique et intellectuelle. C'est un film collectif pour cela. Tout processus de création artistique est collectif mais là, cela nourrissait le film et son propos, sa réflexion et sa construction.

C.D. : David me rappelait toujours que je n'étais pas dans un film de reportage ou un film d'entre-soi mais que l'on devait faire des choix cinématographiques, assumer une subjectivité et un point de vue. Le thème du film, ce que je défendais comme valeurs et les gens que j'avais envie de mettre en avant se sont répercutés sur l'équipe de tournage. J'ai rencontré des gens qui sont devenus des amis, comme la chef opératrice, Isabelle Solas, ou la monteuse, Marthe Poumeyrol, qui fait elle-même partie du collectif « La troisième porte à gauche ».

Vous avez commencé ce chantier hors cadre, c'est-à-dire sans permis. Il a été bloqué puis le permis vous a été accordé. Vous êtes donc désormais en conformité avec le système que vous dénoncez par ailleurs, ce n'est pas une position de marginalité.

C.D. : Je n'aime pas trop le mot de marginalité. On est toujours le marginal de l'autre, c'est plus souvent une forme d'avant-gardisme, mais je crois qu'il faut toujours jouer sur les deux tableaux, avancer en même temps dans la piraterie et la diplomatie. On ne peut pas oublier le contexte dans lequel on évolue. Des ennemis peuvent devenir des alliés et vice versa, surtout pour des causes qui ont une envergure politique. Je travaille sur un projet de documentaire historique sur un collectif parisien qui est né dans le mouvement anarchiste libertaire, avec la volonté de ne pas pactiser avec le système. Mais progressivement, il a fini par se faire considérer par la ville de Paris. On peut switcher de l'un à l'autre. L'arrêt du chantier a été très dur pour nous mais cela nous a ensuite poussés vers quelque chose de plus ambitieux. Si tu es dans le rejet total,

tu seras toujours en dehors. Si tu vas au front, à la discussion, ça permet de créer des espaces, même s'ils sont fragiles, pour pouvoir faire évoluer les projets. Sur notre construction par exemple, on a trouvé une personne à la mairie qui a été conciliante ; c'est la part humaine de l'administration. Dans un village à côté, rien n'aurait sans doute été possible.

« La question du film est aussi celle du rapport à la légalité et à l'institutionnel. »

D.F. : La question du film est aussi celle du rapport à la légalité et à l'institutionnel. Le financement de ce projet a été rendu possible par la Région Nouvelle-Aquitaine, mais aussi par le participatif et des soutiens comme la fondation Abbé Pierre. Nous en sommes à une trentaine de diffusions depuis un an, qui se font dans un réseau alternatif. Le film continue sa vie comme ça, dans les cinémas et les médiathèques.

Vous habitez dans votre maison aujourd'hui ? Comment se passent les relations avec les voisins ?

C.D. : Après quatre ans de chantier, on a fini par emménager voilà un mois. On continue de développer le projet de vie en collectif lié à des amis qui ont des activités agricoles et avec les gens qui viennent. Cela évolue en fonction des réalités quotidiennes de chacun, c'est fluctuant. Rien n'est figé. Nous sommes dans un collectif du faire, c'est l'action qui prime. Autour de nous, c'est toujours un peu compliqué pour les locaux d'accepter qu'il y ait des projets et des modes de vie différents. Les gens les plus intelligents en prennent note, les autres finissent par l'accepter. Ce qui est d'une certaine manière malheureux, mais aussi quelque part heureux, c'est que la valeur travail est toujours mise au centre des choses. À partir du moment où les gens voient que nous sommes actifs, ça passe. Ils dépassent l'image « glandeurs au RSA, drogués, qui ne font rien ». Les gens se sentent toujours un peu lésés par rapport à d'autres personnes qui auraient une vie qu'ils imaginent plus facile et privilégiée. On a notre bagage culturel et notre réalité sociologique qu'on ne renie pas, mais on se lance à bras-le-corps dans les choses que l'on maîtrise sans doute moins que certains plus habitués à cet environnement. On essaie de se retrouver sur des valeurs et de les partager au mieux. Le rural a besoin de monde aujourd'hui, mais on est confrontés à de la jalousie. Comme si nous étions des provocateurs qui viennent montrer que l'on peut faire quelque chose de différent alors que ceux qui étaient là ont, quelque part, échoué parce que les villages et les lieux sont un peu sur le déclin. C'est difficile d'accepter de n'avoir rien réussi à faire pour son village pendant des décennies quand des gens qui viennent de nulle part lancent des dynamiques qui fonctionnent plutôt bien, je le comprends. Mais ils doivent accepter la relève parce que sinon leur village va devenir fantôme quand les vieux ne seront plus là, et qu'il n'y aura plus personne.



1. Les films du temps scellé. David Foucher est également le réalisateur du documentaire Terre promise qui suit l'installation d'un maraîcher porté par un collectif.



Illustration : Guillaume Trouillard - « Boutelles en plastique », Welcome Éditions de la Cerise, novembre 2013

TRANSMETTRE ET ENSEIGNER : ☐
AU CŒUR DES ENJEUX DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

Royère-de-Vassivière : une bibliothèque au plus près de la population

Nathalie Sauteron et Rémy Tamalet / Propos recueillis par Florence Bianchi

Parmi les outils disponibles sur le site [agendazobib](https://agendazobibfr.wixsite.com/agendazobib)¹, un jeu sérieux proposé par l'Enssib², la Bpi³, le comité français Ifla⁴ et l'ABF⁵ permet d'informer et de former sur le rôle des bibliothèques françaises dans la réalisation des 17 objectifs de développement durable de l'Agenda 2030, adopté en 2015 par l'ONU. Une visite à la médiathèque de Royère-de-Vassivière (Creuse) est l'occasion d'y jouer avec Nathalie Sauteron et Rémy Tamalet.

La médiathèque a reçu le prix de l'accueil du Grand Prix Livres Hebdo 2017 des bibliothèques francophones. « Cela récompense sans doute notre conception générale de l'accueil, explique Nathalie : horaires d'ouverture, café, accueil personnalisé qui tient compte des goûts pour faire des propositions ou des acquisitions, prêt illimité, souplesse, adaptation aux âges et aux usages multiples. On accueille même les chats et les chiens... Certaines personnes viennent juste pour discuter, avec nous ou entre elles, dormir dans les poufs ou la tente qu'on installe l'été. C'est un endroit où l'on se sent bien, où l'on prend le temps, où l'on reste longtemps. Les enfants notamment, qui peuvent chanter, danser, jouer, faire du bruit... Nous les guidons dans leurs recherches documentaires, avec l'aide de Gallica. Nous aidons aussi les adultes dans leurs démarches administratives. Nous ouvrons plus tôt lorsqu'il fait froid et que nous savons que la personne qui attend vient chercher de la chaleur. » Lorsqu'on leur demande s'ils ont conscience d'être les animateurs d'une bibliothèque actrice du développement durable, ils s'en étonnent un peu. « Nous n'avons jamais formulé les choses ainsi, ni au moment du projet, ni maintenant... Comme pour la dimension tiers-lieu, nous préférons avancer au fur et à mesure, avec notre tutelle », répond Rémy, ravi de pouvoir s'appuyer sur les outils d'agendazobib (jeu, mais aussi brochure, base de données de témoignages...) pour inscrire encore davantage la médiathèque dans une démarche durable sur le territoire. Nathalie, quant à elle, la décore avec des meubles, des objets, des peluches ou des plantes « sauvées des poubelles » avec une bienveillance et une empathie, « grâce auxquelles les personnes se sentent écoutées, comprises, accueillies, chez elles », observe Rémy. « Il y a des doudous partout, faits par ma mère, sourit Nathalie. Certains sont empruntables : les enfants leur font la lecture à la maison, ce qui permet parfois à leurs parents de vaincre leurs réticences

à l'écrit et à la lecture. » Les dons de documents qui ne rejoignent pas les collections sont mis à disposition à l'entrée dans un panier « servez-vous » ou finissent en hérisson ou sapin de Noël lors d'un atelier.

Le jeu démarre...

Le but est de relier les actions de la médiathèque aux objectifs de développement durable. 1 : « Pas de pauvreté », 2 : « Faim zéro »... facile. Objectif 3 : « Bonne santé et bien-être » ? « Ah oui, en tant

qu'ancienne kiné, j'y attache une grande importance. Nous avons aussi des ateliers de sophrologie dans le cadre d'une de nos nombreuses animations participatives, et même des projets de massages ! » Sans budget propre pour les animations, celles-ci sont en effet très souvent participatives, toujours gratuites, en accord avec les modes de vie des personnes qui fréquentent la médiathèque et l'animent : « Les locaux, de plus en plus nombreux, beaucoup de néo-ruraux, des gens du plateau [de Millevaches], qui viennent de loin parfois, des familles qui font l'école à la maison et repartent avec des tas

de livres. Il nous arrive de masquer les écrans avec des paravents pour celles qui prônent le "sans écran" total. » Ces animations sont aussi le fruit de partenariats, impressionnants par leur nombre et leur haute valeur développement durable ajoutée : petite enfance, scolaires, associations et structures locales et régionales (L'Atelier, Émile a une vache, Radio Vassivière, la Cinémathèque de la Nouvelle-Aquitaine, La Métive pour un ciné-club itinérant, Les Yeux verts pour un Mois du doc, la Cimade, Amnesty International, la mission locale de Guéret, le Frac-Artothèque et le Centre international d'art et du paysage, les EHPAD...). « Comme Mako Moya en ce moment, chaque artiste qui expose à la médiathèque expose en même temps à l'EHPAD de Royère. Celui-ci y réalise la semaine prochaine une fresque avec un groupe de résidents et de jeunes de la commune »... Objectifs 4, 8, 10, 11...



Nathalie Sauteron et Rémy Tamalet - Photo : Florence Bianchi

1. <https://agendazobibfr.wixsite.com/agendazobib>
2. École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques.
3. Bibliothèque publique d'information.
4. Fédération internationale des associations et institutions de bibliothèques.
5. Association des bibliothécaires de France.

L'écosystème des frères Braco

Hugo et Nathan Braconnier / Par Geoffrey Lachassagne

Hugo et Nathan Braconnier, cinéastes animaliers, ont entrepris de filmer leurs paysages familiers – les terres bien nommées de Bougon, dans les Deux-Sèvres. Au fil des saisons, ce projet est devenu une véritable expérience communautaire.

Il paraît que nous traversons nos vies en automates, ne prêtant jamais attention qu'à ce qui nous étonne, doutant parfois d'avoir vécu nos jours – ou bien rêvé, peut-être ? Ainsi vous marchez, faites la vaisselle ou l'amour sans que la conscience n'y ait part, conduisez sans avoir à penser qu'il faut embrayer et relâcher l'accélérateur avant de passer la cinquième, tout ça se fait machinalement, et les kilomètres défilent, et vous ne voyez rien, pas plus l'autoroute que

le paysage alentour ; il a pourtant bien fallu que vous avisiez telle sortie pour être l'instant d'après sur une départementale, il a bien fallu, seulement vous n'en avez aucun souvenir, non plus que du moment où vous vous êtes engagé sur ce chemin de terre, maintenant vous savez pourquoi, parce que le GPS vous l'a ordonné, comme il vous annonce que vous êtes arrivé au Chausseroy, commune de Soudan. Vous voudriez alors revenir à votre vie d'automate, projeter sur ce qui vous entoure quelques schémas bien rodés, sauf que rien ne cadre : d'un côté une ferme résolument moderne, avec ses bâtiments lisses et cubiques, de l'autre une maison de rondins démesurés, évoquant davantage un conte de fées que les Deux-Sèvres... Et le jeune homme qui vous accueille, avec ses échasses plantées entre des chaussures de sécurité éreintées et un short de sport, les joues pleines et le regard rêveur, ne se laisse pas plus ramener à vos catégories. Lui, c'est Nathan Braconnier. Son grand frère, Hugo, surgira bientôt, et ne

s'y pliera pas davantage. Alors vous abattez votre dernière carte : néo-ruraux ? « Nos parents viennent du village d'à-côté, ils sont installés ici depuis trente-cinq ans. » Raté.

Que faut-il pour faire dévier une vie, et se rencontrer ce qui ne se rencontre jamais ? Dans le cas de Nathan et Hugo, pas de révélation subite mais une série de portes ouvertes, qui ne le sont pas pour tous : un appareil photo qui traîne à la maison – « et regarder le monde à travers un œilleton, c'est déjà décaler son regard » – et qu'ils vont exercer sur la ferme, les animaux, déjà. Le Festival international du film ornithologique de Ménigoute, auquel leurs parents

les amènent depuis qu'ils ont 5 ans. Enfin la création de l'Institut francophone de cinéma animalier des Deux-Sèvres. C'était là, tout près, réel, possible : « Ça peut paraître étonnant mais on savait dès l'enfance ce qu'on voulait faire. » Et ils l'ont fait. Un bon cinéaste animalier est d'abord un naturaliste, alors ils ont étudié la gestion de l'environnement. Puis en deux ans à l'Institut, Hugo a pu réaliser deux films, et commettre une infinité d'erreurs, dont il a tiré une



Hugo & Nathan Braconnier

expérience inestimable – et l'envie d'en découdre avec les lieux communs du cinéma animalier. Ce sera le projet *Fort CaracTerre*. Il faudra rouler quelques kilomètres fenêtres ouvertes pour que la nuée de mouches qui avaient envahi l'habitat se dissipe : « Rien de pire que les chèvres pour ça. » Cela n'empêche pas Nathan et Hugo d'aimer le travail à la ferme. Chaque fois que leurs parents s'absentent, comme aujourd'hui, ils s'acquittent des traites du matin et du soir. Avec assez de plaisir pour désirer conserver l'élevage et y développer la transformation. Nul conflit entre leurs vies agricole et cinématographique, au contraire : la ferme les rend auto-suffisants, et ils ont ainsi pu investir leurs revenus dans du matériel audiovisuel de premier choix. Depuis, ils ont multiplié les tournages, souvent à l'étranger – Alaska, Écosse ou Sénégal –, où ils ont retrouvé... la tourterelle des bois qui vient de se poser sous notre nez, au milieu de la piste crayeuse. Nous avons laissé derrière nous les immenses parcelles céréalières, et pénétré les mauvaises terres de Bougon, ses éloquentes « Champs pourris »... C'est précisément à son ingratitude foncière que ce bocage doit d'avoir survécu aux remembrements et à l'arrachage des haies. Chaque hiver, les nappes phréatiques saturent les cavités tortueuses du sous-sol, jusqu'à surgir par des puits naturels et inonder les champs. En quelques heures, des ruisseaux, puis de petites rivières se forment, et le pays se transforme en marais. Nous sommes penchés au-dessus d'un de ces cratères boueux, profond d'un mètre et parfaitement circulaire, comme si la terre avait souhaité donner corps aux grondements venus du terrain militaire voisin. Tout autour de nous, le sol se fendille

déjà sous le soleil. Il sera bientôt aussi sec qu'il était humide en hiver. Le bocage oscille entre ces deux états extrêmes, qui empêchent la culture céréalière mais accueillent une biodiversité rare. Autour de nous, les haies bourdonnent de vie, des terriers jusqu'aux nids. Les églantiers tissent une résille piquée de roses sauvages, les ormeaux leur servent d'échalas, en même temps que de perchoir à la Pie-grièche, petit passereau à bec de rapace et masque de Zorro, par ailleurs surnommé « l'écorcheur » pour sa propension à empaler des insectes sur les barbelés, en prévision des jours de peu. Difficile de les imaginer en cette saison, qui voit fleurir les orchidées ou les clochettes mauves et désolées de la fritillaire pintade, dont le nom plus que l'aspect justifiait la mention. Je ne parle pas des papillons : leur profusion est scandaleuse.

Filmer à demeure, c'était pour Hugo et Nathan s'offrir le luxe d'une approche patiente, qui épouse les saisons et les heures – mais aussi l'occasion de nouer un vrai dialogue avec les habitants de Bougon. De fait, chaque fois que nous croisons quelqu'un, la discussion s'installe : « C'est vrai qu'être enfants d'agriculteurs nous a ouvert des portes. On parle des mêmes choses. Nous avons pris le temps d'expliquer notre démarche, et eux nous ont beaucoup aidés en retour. Qui de mieux placé pour savoir où niche un oiseau, repérer le terrier d'un renard ? Ils nous avertissent lorsqu'ils font les foin, par exemple,



Tournage de Fort CaracTerre – Photo : Hugo et Nathan Braconnier

parce qu'à ce moment beaucoup d'animaux sont débusqués, et les rapaces suivent les tracteurs pour chasser dans leur sillage. Les interactions sont multiples, et nous voulions filmer les humains aussi bien que les animaux. Ensuite, nous organisons des projections, pour leur montrer ce que nous avons filmé chez eux. Tout le monde est convié. Ça permet d'effacer les frontières entre les

convertis à l'écologie et des agriculteurs souvent mis sur le banc des accusés. Nous partons de ce que nous avons en commun : l'amour de ces terres. »

À la fin du jour, tandis que nous épions les petits d'un Faucon crécerelle, le propriétaire des lieux nous raconte les déboires du curé depuis qu'une Chouette chevêche a niché dans un mur de l'église : l'oiseau est, nous sommes d'accord, une des plus belles choses qui soient, mais il a la désagréable habitude de couvrir l'autel de fiente. Alors Nathan propose qu'on lui installe

un nichoir à l'entrée de l'église. Et Hugo qu'on y ajoute une caméra, qui permettra aux enfants de l'école d'observer la croissance des petits. Il s'occupera de ça demain – et fera d'une nuisance un lien de plus, tissé dans un écosystème où coexistent des chouettes et des curés.



L'IFFCAM, apprendre à filmer la nature

Par l'équipe de l'IFFCAM

Comment est né l'IFFCAM et quels liens l'institut entretient-il avec le Festival international de Ménigoute ?

Institut dédié aux formations au cinéma animalier, l'IFFCAM est né dans le sillage du Festival de Ménigoute où, depuis plus de trente ans, le documentaire animalier a trouvé un lieu de promotion privilégié. Les professionnels, dès les premières éditions, avouaient avoir manqué de formation technique pour pratiquer leur métier, d'où l'idée de créer une école spécifique.

Quelles en sont les grandes lignes pédagogiques ?

Les formations s'appuient principalement sur des interventions de professionnels. Elles reposent sur des apports théoriques et techniques et privilégient une pédagogie de projet : chaque étudiant doit élaborer un projet de documentaire et le réaliser. La première année, dans le cadre de l'enseignement des « méthodes et techniques de réalisation du documentaire animalier », et en deuxième année en « écriture et réalisation du film documentaire animalier ».

Sur quels critères se base le recrutement ?

Les candidatures se font à partir de Bac + 3 et la sélection, sur entretien individuel, tient particulièrement compte de la motivation et du projet professionnel de l'étudiant concerné. Les aptitudes et les compétences naturalistes sont également mises en avant.

Quels liens entretenez-vous avec le territoire des Deux-Sèvres ?

L'IFFCAM a été porté, dès sa création, par le Département des Deux-Sèvres. Les cantons de Parthenay-Gâtine bénéficient largement, depuis 2004, de l'installation d'étudiants venus de toutes les provinces de l'Hexagone ou de l'Europe qui s'impliquent dans les manifestations locales.

« D'abord il y a l'investigation, où l'on apprend et découvre beaucoup de choses et où l'on s'enrichit d'informations nouvelles. Puis vient le face-à-face avec les animaux que l'on veut filmer, la patience... la traque. Ensuite vient la partie studio, c'est la "partie de Lego", où l'on met en forme le travail des mois précédents. Une des phases fétiches reste pour moi le mixage son, qui donne vie, une dimension, au film. »

Miléna Mathèz-Loïc, 27 ans, promotion 2014-2016



Projection et débat autour du film de Marie-Monique Robin, *Le Roundup face à ses juges*, Festival Terre et Lettres 2018 © Association Terre et Lettres

Un festival engagé

Xavier de Catheu / Propos recueillis par Marie-Pierre Quintard

Le festival Terre et Lettres, accueilli à la médiathèque de La Rochelle, fêtera en 2019 son 10^e anniversaire. Constituée d’une équipe de bénévoles animée par Xavier de Catheu, l’association qui gère le festival est soutenue par divers partenaires locaux, publics et privés, parmi lesquels la Région Nouvelle-Aquitaine, la ville de La Rochelle et la Fondation Léa Nature. Les auteurs invités, comme les organisateurs, participent à cet événement par conviction et engagement, et en repartent toujours ravis de l’accueil qu’ils ont reçu. Quant au public, il est de plus en plus important et désormais fidèle au rendez-vous.

De quelle volonté est né ce festival ? Quels étaient vos objectifs au départ ?

Dominique Agniel, journaliste et réalisatrice, a créé le festival en 2009, avec une bande d’amis rochelais qui ont des sensibilités très proches. L’idée de départ du festival était de réunir les penseurs de l’écologie, les acteurs du territoire – ceux qui mettent en œuvre une démarche alternative : des agriculteurs biologiques ou des personnes qui travaillent dans le recyclage, par exemple – et des documentaristes. Donc livres, films et acteurs. La volonté était de faire avancer la sensibilisation et la formation.

Nous avons invité, en 2016, Mohammed Taleb, auteur de *L’Écologie vue du Sud*¹, qui montre qu’il existe des peuples dans les pays du Sud où le rapport à la nature est différent du nôtre. Plus spirituel. Avec pour conséquence un plus grand respect du fait qu’ils se considèrent comme faisant partie intégrante de la nature, alors

qu’en Occident, nous nous considérons comme extérieurs à elle et cherchons à la maîtriser. Nous sommes devenus très matérialistes. Le débat sur la question écologique, en Occident, reste utilitariste : on raisonne en termes de coûts/bénéfices et c’est toujours les arguments économiques qui l’emportent.

Selon vous, l’approche artistique est-elle essentielle pour sensibiliser le public ?

Elle me paraît indispensable. La situation est tellement préoccupante et grave que l’on peut facilement démoraliser le public qui vient au festival. Mais il ne faut pas non plus se voiler la face. Une approche artistique, émotionnelle, peut éveiller en lui le désir d’un autre monde. Nous avons choisi cette année, pour être en exergue du programme du festival, une citation de Saint-Exupéry : « Si tu veux construire un bateau, ne rassemble pas tes hommes et

femmes pour leur donner des ordres, pour expliquer chaque détail, pour leur dire où trouver chaque chose... Si tu veux construire un bateau, fais naître dans le cœur de tes hommes et femmes le désir de la mer. »

Cette ouverture vers une dimension plus artistique correspond-elle aux nouvelles orientations que vous souhaitez donner au festival ?

Il y a toujours eu un spectacle qui clôturait le festival mais le volet artistique n’était effectivement pas dominant. Pour l’édition de 2018, nous avons innové en ouvrant le festival à la bande dessinée. C’est un médium qui touche un public plus large et jeune et dans lequel il y a beaucoup de productions sur les problématiques écologiques. Nous continuerons d’inviter des auteurs de BD dans les éditions à venir.

L’autre innovation cette année a été la mise en place d’ateliers : par exemple sur la reconnaissance des plantes sauvages et la manière de les cuisiner, ou encore sur la récupération du bois. Ces ateliers incitent le public à interagir, pour se familiariser avec ces questions



Atelier plantes, Festival Terre et Lettres 2018 © Association Terre et Lettres

et apprendre. Lors d’une conférence Terre & Lettres, Gilles Clément, qui plaide pour l’intégration de plantes sauvages très souvent négligées dans la composition des jardins, faisait judicieusement observer que « ce qui n’a pas de nom, n’existe pas » aux yeux des gens. À partir du moment où l’on connaît le nom d’une plante, on aura davantage de scrupule à la détruire. Je pense que c’est un gros enjeu d’apprendre aux gens à nommer tout ce qui est vivant pour qu’ils changent d’attitude. Ces ateliers visent notamment à cela.

Cette dimension éducative du festival prend-elle d’autres formes ?

Nous avons toujours mis en place, pour chaque édition du festival, des actions auprès des lycées, comme le lycée Maritime – on a réalisé un film avec eux, projeté pendant le festival. Pour l’année prochaine, nous avons approché deux lycées : Valin, à La Rochelle, qui a une option théâtre, et Merleau-Ponty à Rochefort, où il y a une option cinéma.

Comment construisez-vous votre programmation ? Est-ce toujours autour d’une thématique donnée ?

En 2018, nous avons une thématique générale : « Changer notre rapport au monde », incluant la question de notre rapport à la nature, celle des déchets, mais aussi le transhumanisme et les politiques européennes qui menacent la biodiversité et le vivant. Pour construire le festival 2019, nous avons retenu trois grands thèmes que nous proposons de développer en partenariat avec des institutions rochelaises comme le muséum d’histoire naturelle, l’université de La Rochelle... et des associations avec lesquelles nous avons une proximité de longue date : le Yacht Club Classique, Écran vert, ou encore EchoMer.

Le premier grand thème est celui de la place de l’écologie dans la littérature, la philosophie ou encore la poésie.



E. Zürcher, V. Duval et I. Trépant en dédicace, 2018 © Association Terre et Lettres

attachement viscéral à la beauté de ce territoire. Il est intéressant de rechercher comment nourrir et faire vivre ce lien pour que les habitants ne soient plus des déracinés. De ce point de vue là, il y a des initiatives très intéressantes en Charente-Maritime, certaines d’entre elles présentées dans un livre de Véronique Duval – *Rencontre avec des paysans remarquables*³ –, présenté cette année. Il faut saluer aussi le rôle du groupe Léa Nature pour son engagement aux côtés d’un grand nombre de porteurs de projets et d’initiatives. Il y a dans ce département un réseau assez dense de personnes qui s’investissent avec une réelle volonté de transformation et – de mon point de vue – une certaine forme d’héroïsme. Le dernier axe traitera du rôle crucial des arbres pour notre avenir en tant qu’espèce humaine. Il y a énormément de découvertes scientifiques qui nous sont communiquées. Je pense au livre de Peter Wohlleben, *La Vie secrète des arbres*⁴, ou à celui de Ernst Zürcher⁵, qui est intervenu lors de la dernière édition du festival... C’est extrêmement intéressant. Si, par exemple, on replantait des haies au bord des cultures, on agirait efficacement contre le réchauffement climatique.

Côté cinéma, nous projetterons des documentaires en lien avec les thèmes abordés. Nous recherchons aussi un film qui procure une forte émotion artistique et porte à la réflexion, comme le faisait le film *Baraka*, de Ron Fricke.

Je suis convaincu, pour reprendre une phrase de Jean-Luc Coudray⁶, que c’est la poésie qui sauvera le monde. Il faut revenir à la beauté, à l’artistique. On a toujours été dans cette dimension, dans ce festival, mais on veut désormais la privilégier.



1. Mohammed Taleb, *L’Écologie vue du Sud*, éditions Sang de la Terre, 2014.
2. *Plogoff mon amour, mémoire d’une lutte*, de Dominique Agniel – Taïpi films (1 h), 2018.
3. Véronique Duval, *Rencontre avec des paysans remarquables – Cinq fermes biologiques et paysage*, éditions Sud Ouest, 2017.
4. Peter Wohlleben, *La Vie secrète des arbres*, éditions Les Arènes, 2017.
5. Ernst Zürcher, *Les Arbres, entre visible et invisible*, éditions Actes Sud, 2016.
6. Jean-Luc Coudray, *Océan cherche avenir*, éditions Zeraq, 2017.

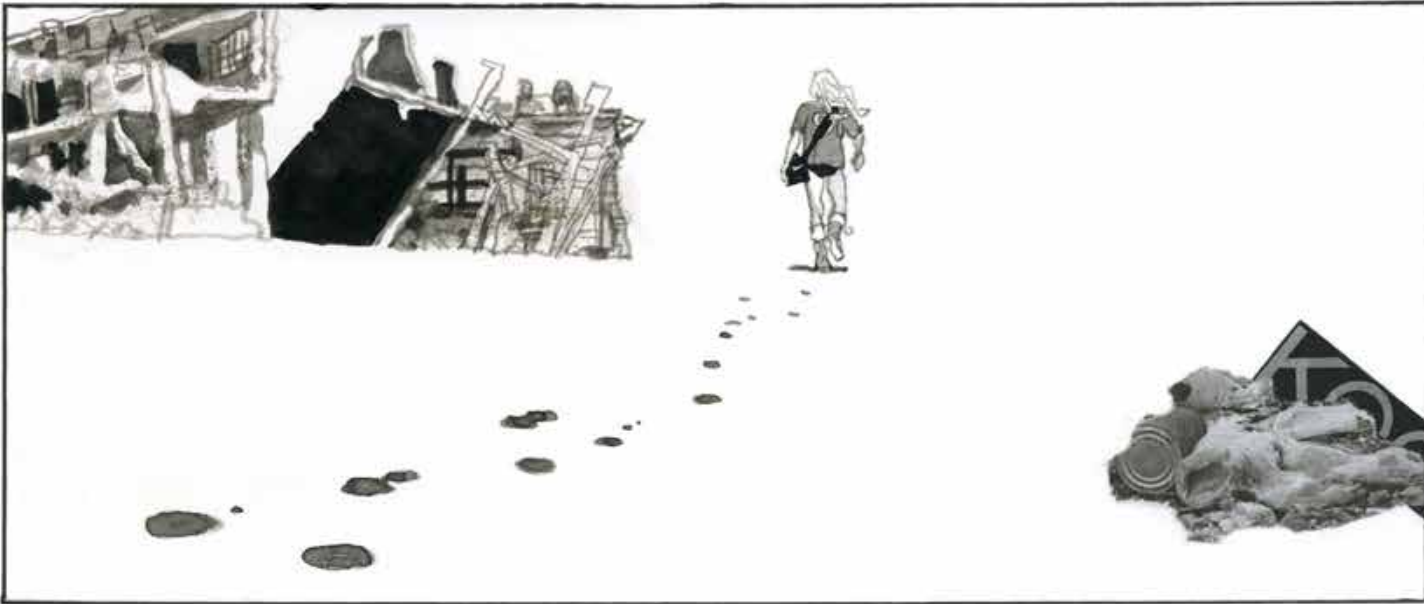


Illustration : Guillaume Touillard - « Aquaviva » - Editions de la Cerise, mai 2017

Un nouvel élan pour l'éducation aux images

Laurent Cantet

L'association Passeurs d'images est née à l'initiative de plusieurs structures, dont l'ALCA. Elle est présidée par Laurent Cantet, réalisateur et scénariste français, qui a remporté la Palme d'or du Festival de Cannes en 2008.

Créée à l'initiative des coordinations régionales porteuses du dispositif éponyme et à la suite d'un large processus de concertation initié par le Centre national du cinéma (CNC) et le Commissariat général à l'égalité des territoires (CGET), l'association Passeurs d'images a vocation à répondre aux enjeux du dispositif Passeurs d'images : favoriser la démocratisation et l'accès aux pratiques cinématographiques en s'inscrivant pleinement dans une démarche citoyenne qui favorise la mixité sociale.

Une association fédératrice

L'association Passeurs d'images a pour objet de fédérer et d'animer le réseau des acteurs de l'éducation aux images qui œuvrent en direction des publics des quartiers prioritaires de la politique de la ville, des zones péri-urbaines et des zones des territoires ruraux prioritaires ainsi que des publics les plus éloignés des pratiques culturelles, notamment cinématographiques (publics sous main de justice, publics en situation de handicap, etc.). L'association assure la coordination nationale et la mise en réseau des acteurs qui conduisent des projets d'éducation artistique et culturelle, notamment dans le cadre du dispositif Passeurs d'images et de l'opération « Des cinés, la vie ! ». Le CNC et le CGET accompagnent depuis plus de vingt-cinq ans le dispositif Passeurs d'images qui répond à deux priorités : éduquer aux images et rendre les acteurs citoyens.

Des actions multiples et territoriales

S'inscrivant dans les conventions CNC-État-Région, le dispositif est porté par vingt-cinq coordinations régionales sur l'ensemble du territoire national (métropole et Outre-Mer) et s'adresse prioritairement aux jeunes de 12 à 25 ans. Je profite d'ailleurs de l'occasion qui m'est donnée pour saluer l'action de l'ALCA qui a été l'un des moteurs dans l'impulsion de cette nouvelle dynamique nationale. Dans un souci constant d'aménagement culturel du territoire, Passeurs d'images ce sont 250 000 personnes touchées et plus de 2 000 actions par an réparties sur plus de 600 communes. Une des forces de Passeurs d'images est son réseau de coordinateurs régionaux, mais aussi de coordinateurs locaux qui permettent de mener une pluralité d'actions au plus près du terrain.

La diversité de ces coordinateurs et des différents partenaires impliqués dans Passeurs d'images est une véritable richesse. Il s'agit naturellement des salles de cinéma mais aussi des médiathèques, des associations culturelles et de l'ensemble des collectivités et financeurs des actions locales. Un des enjeux auxquels nous devons plus que jamais répondre est de permettre à l'ensemble des jeunes, sur un territoire donné, de suivre un véritable parcours parmi les images et en images. Il s'agit d'être au plus près des pratiques des jeunes et de les emmener vers les cinématographies que nous aimons tout en respectant leurs choix. Passeurs d'images nous donne l'opportunité de nous questionner sur la place que l'on veut donner aux images dans la société. Développer son sens critique, programmer, créer, montrer des images sont autant d'actions à faire ensemble.



Laurent Cantet - Photo : Pablo Porlan

Appréhender les nouvelles pratiques

Mais rien ne peut se développer sans une compréhension fine des nouvelles pratiques du public et leur prise en compte, notamment en ce qui concerne les jeunes. Nous pensons, notamment, aux nouveaux supports (réalité virtuelle, jeux vidéo, smartphones, séries télé...) et aux nouveaux réseaux de diffusion (plateforme internet comme YouTube). Les actions développées dans le cadre de Passeurs d'images s'articulent autour du « voir » (la diffusion) et du « faire » (la pratique) et sont aussi diverses que la réalisation d'un film avec un drone, en réalité virtuelle, un atelier avec la table MashUp, la projection de courts métrages issus d'un atelier de programmation ou encore la projection en plein air de films d'atelier suivis d'un long métrage. L'élan engagé à la faveur d'un dialogue nourri entre l'ensemble des professionnels de l'éducation aux images et nos partenaires institutionnels va nous permettre de fédérer et d'optimiser nos démarches et nos pratiques aux bénéfices de ces jeunes et, plus largement, de l'ensemble des publics dits « éloignés des pratiques artistiques et culturelles ».



Des petits cailloux blancs qu'on sème

Thomas Bardinet et Judy Diallo / Par Renaud Borderie

L'Atelier de Bricolage Cinématographique, imaginé et animé par Thomas Bardinet avec l'appui de la mairie de Floirac, est une association loi 1901 qui a pour but d'accompagner, de fédérer et d'inventer des initiatives locales ayant un lien avec le cinéma. Le but est de créer une dynamique qui encourage jeunes et moins jeunes à créer leurs propres images, à jouer la comédie, à écrire des histoires, à découvrir la richesse que peut offrir l'utilisation simple d'outils à la portée de tous. L'ABC collabore directement avec les habitants ou par le biais de structures qui souhaitent travailler avec l'association comme c'est le cas pour les centres sociaux, les collèges ou bien encore l'EHPAD Bellecroix à Floirac. Thomas Bardinet est accompagné dans cette aventure par Sarah Toutou. Non seulement elle s'occupe de l'administratif, de la recherche de financement, mais elle l'épaule également dans les ateliers (l'atelier cinéphile, par exemple, où sont projetés des films burlesques de Chaplin ou Keaton à un public d'écoles élémentaires).



Judy Diallo – Photo : Thomas Bardinet

Judy Diallo a 19 ans. Je n'ai pas demandé son âge à Thomas Bardinet mais d'après mes recherches sur Internet, il en a 53. Si je le rencontre tous deux, un matin de juin au Printemps, ce bar-res-taurant de la place Aristide-Briand à Lormont, c'est parce qu'il m'a été demandé d'écrire un article sur l'action artistique menée par Thomas à Floirac. Tous deux se sont rencontrés au cours de l'atelier cinéma du foyer socio-éducatif du collège Nelson-Mandela. Judy a alors 13 ans, il vient de quitter le Sénégal pour rejoindre sa mère qui vivait en France depuis dix ans, et de cette première fois où il s'est retrouvé devant la caméra de Thomas, poussé par la conseillère principale d'éducation et des amis, il dit : « J'ai été en panique au début mais je me suis mis à parler, parler, à dire des choses improbables, et je ne pouvais plus m'arrêter. J'étais bien. Ça me plaisait. Mon problème dans la vie, c'est que je vis comme je le sens, je ne réfléchis pas à ce que je dis, à ce que je dois dire et c'est problématique sou-vent. Là, pour une fois, j'étais libre. » « C'était le lieu où tu pou-rais exprimer ta liberté », avais-je demandé ? Il m'avait répondu : « Oui, c'est vrai. C'est le lieu où je peux exprimer ma liberté. » Il y avait eu un silence. Puis Thomas s'était tourné vers moi : « C'est super émouvant de l'entendre dire ça. » Quelle sera sa réaction à la lecture de ce qui suit ? Quelques minutes plus tard, en effet, j'avais profité de son absence momentanée pour poser cette question à Judy : « À ton avis, qu'est-ce que permet Thomas à celles et ceux qui fréquentent ses ateliers ? » « La liberté encore et toujours... parce que cet homme a du cœur. C'est quelqu'un de très très très gentil, de très attentionné. Il nous soutient, nous fait avancer. Il

fait tout pour chasser nos craintes, pour nous rassurer. Thomas est là, vraiment là. Sans lui, on ne pourrait pas faire tout ça. » Tout ça, ce sont les films dont Judy, celles et ceux qui fréquentent l'ABC, accompagnés par Thomas et Sarah, sont les créateurs. L'emploi de ce mot, dans un article consacré à des ateliers, pour désigner des amateurs, enfants et adolescents de surcroît, peut paraître bien emphatique, mais je l'assume, vous invitant à regar-der tous ces courts métrages, si sincères, d'une poésie, d'un hu-mour, d'un univers si décalés, et en même temps si ancrés dans le quotidien. Nous sommes loin, ici, si loin des thèmes habituels des quartiers sensibles, des clichés, sclérosants, anxiogènes, sur la banlieue que le cinéma, par paresse, par opportunisme, véhicule presque chaque fois qu'il y pénètre. Cela fait du bien. Pour Lisez-moi !, par exemple, le lieu du film est une bibliothèque et le livre que le bibliothécaire met entre les mains de la jeune fille a pour titre *Labyrinthes pour l'esprit*, pour sous-titre « Créer ses propres labyrinthes pour méditer et s'éveiller » : il permettra à sa lectrice de découvrir d'autres horizons, d'autres aventures sur les terres d'Andersen. Le bibliothécaire qui donne le livre est d'ailleurs joué par Thomas. Thomas, qui, dès le lendemain de notre rencontre, m'envoie ceci par mail : « Je suis toujours choqué, quand il y a des concours d'écriture à destination des jeunes des "quartiers diffi-ciles", des thèmes choisis : "la violence c'est pas bien, le racisme c'est pas bien, le sexisme c'est pas bien, le trafic de drogue c'est pas bien"... Moi qui ai fait l'IDHEC et fait passer le concours de la Fémis, je vois les chouettes thèmes proposés à une population plus favorisée et bourgeoise : "la mémoire, la trace, le lien", comme si



Thomas Bardinet est cinéaste. Deux de ses courts métrages ont été primés : *Le Jour du bac* a remporté le Grand Prix de Clermont-Ferrand en 1993 ; *Soyons amis !*, le prix Jean Vigo en 1997 et le Grand Prix de la Critique en 1998. Il a réalisé plusieurs longs métrages : *Le Cri de Tarzan* en 1996, *Les Âmes câlines* avec François Berléand en 2001, *Les Petits Poucets* en 2006 et *Nino, une adolescence imaginaire* de Nino Ferrer en 2012. Toute sa biographie sur <http://www.allocine.fr>

Thomas Bardinet – Photo : Anne Bardinet

les jeunes avec lesquels je travaille étaient incapables de réagir sur de tels thèmes. [...] Dès que l'on est dans les quartiers "sensibles", l'art doit devenir "utile", servir une cause, une pensée qui de préférence sera donnée en amont, ce qui est quand même beaucoup plus rassurant que de laisser les jeunes trouver ce qu'ils veulent exprimer dans les films, car on ne sait jamais, ils pourraient penser de travers ! »

« *Nous avons le droit de nous planter, de rire de nos erreurs mais surtout, nous ne nous moquerons pas, jamais.* »

Judy disait : « Thomas est là. » Il est bien là, en effet, avec ses convictions, ses préoccupations d'artiste, il est bien là également pour rassurer ces jeunes gens, leur donner suffisamment confiance en eux pour qu'ils arpentent sans crainte des territoires inconnus, qu'ils osent s'exprimer, se lâcher, improviser, laisser leur imagination prendre le pas. Ils se savent protégés par lui. Ses premiers mots à chaque début d'atelier sont d'ailleurs ceux-ci : « Vous n'avez pas le droit de vous moquer les uns des autres. Nous avons le droit de nous planter, de rire de nos erreurs mais surtout, nous ne nous moquerons pas, jamais. » C'est la règle de base : « Par ce havre de paix que je leur propose, ils se protègent un peu d'eux-mêmes. » Ils s'y libèrent du regard de l'autre, du leur, ils se regardent, sont regardés autrement, avec cette bonté dont parlait Judy, si rare, cette bienveillance. Et puis, ils savent que chaque fois qu'un stage est organisé, il y a un film, donc, ici, aucun échec, jamais. « Je connais un peu mon métier tout de même, je rends donc possible. Même si c'est le speed, qu'on arrive au bout du stage, qu'on n'a pas encore la fin, qu'on a commencé à tourner, qu'on est submergés par les idées, moi, le soir, en rentrant chez moi, je me prends la tête pour leur proposer un scénario. Je me porte garant du succès de notre entreprise. » Thomas est bien là, avec son savoir-faire. Ainsi, à l'abri, ils peuvent faire l'apprentissage de la liberté, celle que Judy a éprouvée dès la première fois et qui lui fait dire six ans après : « Ça nous a énormément aidés dans la vie, pour pouvoir nous exprimer, accepter notre image, prendre confiance en nous... » Il avait ajouté que lui, ça lui avait surtout permis de « s'échapper loin, vraiment loin ». « S'échapper de quoi Judy ? » « Mais de toute cette vie. » Je m'étais tu.

De s'échapper et de se trouver : Judy est inscrit au Cours Florent depuis cette année, il veut être comédien. « Je suis fait pour ça, je le sais. » Cela a été évident pour lui dès la classe de 4^e. « Le problème, c'est que je ne voulais plus rien faire d'autre. » Il se retrouve pourtant dans un lycée professionnel à démonter des ordinateurs, lui qui n'a même pas de smartphone, qui déteste l'informatique. « Ma vie n'était pas là, je le savais. Dès que je pouvais, j'écrivais des scénarios, des saynètes. Les professeurs arrivaient, ils déchiraient ma feuille, je pétais un câble, ils pétaient un câble. Cela devenait invivable pour tout le monde. » C'est son éducatrice qui le met sur la voie du Cours Florent. Elle lui trouve un financement, un service civique pour qu'il puisse gagner un peu d'argent. D'ailleurs, dans le cadre de celui-ci, il anime des ateliers d'improvisation au sein d'une association qui accueille des immigrés pour les aider à « respirer un peu » (ce sont ses mots). Il raconte tout cela et Thomas en face de lui l'écoute attentivement. « Je suis heureux, m'écrira-t-il le

lendemain, en me servant de mon propre imaginaire de bourgeois [...] bien loin du sien, d'essayer de l'aider à trouver le sien, et de le voir tracer sa route et défricher son (rude) chemin, et il m'a vraiment ému hier matin ! » La veille, il avait comparé ces films à « des petits cailloux blancs qu'on sème » : « Ils sont rares ceux comme Judy qui veulent devenir professionnels ; pour la plupart, ces ateliers resteront un souvenir fort, que personne ne pourra jamais leur enlever. »

Judy, entre ses cours de théâtre, ses heures de travail, n'a plus le temps de fréquenter l'Atelier de Bricolage Cinématographique de Floirac. Il le regrette. Il a demandé de l'aide à Thomas pour la réalisation d'un court métrage qui doit concourir au sein du Cours Florent. Le scénario de *Papa, maman, Bérénice et moi* est le suivant : un fils de bonne famille réussit l'entrée d'une école de théâtre mais ses parents ont d'autres ambitions professionnelles pour lui. Au début de notre entretien, sur la terrasse du Printemps, Judy n'était pas encore arrivé, Thomas m'avait raconté qu'à 19 ans, il avait tenté le concours de l'IDHEC, anciennement école de la Fémis, en cachette de ses parents, qui, comme le héros du film de Judy, rêvait pour le fils d'une autre carrière. Il avait réussi l'entrée, s'était retrouvé à Paris. « C'était le paradis. J'étais libre de vivre ma passion. » Judy venait de terminer de me raconter son film quand je me suis étonné de la similitude avec la propre histoire de Thomas : « Oui, c'est troublant, m'a répondu ce dernier. Il raconte mon histoire. Et en plus, il me laisse jouer le rôle de son père adoptif, le rôle en quelque sorte de mon propre père. » Le fils, dans le film, a pour derniers mots un extrait d'une pièce de Modiano, *Nos débuts dans la vie* : « Ça m'a pris dès mon enfance. Plus tard, je rêvais d'aller au bord de la mer ou à la montagne en espérant que je pourrais enfin respirer. Jusqu'au jour où je me retrouvai enfin sur une scène de théâtre. Malgré le trac, je respirais comme je ne l'avais jamais fait. Plus jamais, je n'ai éprouvé cette sensation d'étouffement. Pourquoi aller chercher le grand air à la montagne ou au bord de la mer ? Le grand air, il est ici. »



<https://vimeo.com/associationabc/about>

L'Atelier de Bricolage Cinématographique de Floirac bénéficie du soutien de Passeurs d'Images, dispositif national d'éducation à l'image. Son objectif est de contribuer à faire comprendre le monde qui nous entoure en développant le sens critique, à acquérir des repères, à décoder les messages visuels, à valoriser la créativité des jeunes, l'expérience du « faire ensemble » et donc à faciliter l'autonomisation et la responsabilisation des jeunes. *Il est piloté en région Nouvelle-Aquitaine par l'ALCA pour le site de Bordeaux (FRMJC Poitou-Charentes pour le site de Poitiers et Les Yeux Verts pour le site de Limoges)* et soutenu financièrement par la DRAC Nouvelle-Aquitaine, le conseil régional de Nouvelle-Aquitaine, le conseil départemental de Gironde et des collectivités locales.

<http://www.passeursdimages.fr/2018/accueil>



Penser l'anthropocène - ESSAI

Rémi Beau, Catherine Larrère

Presses de Sciences Po
21 x 13,7 cm ; 554 p. ; 29 € ; ISBN : 978-27246221021 ; mars 2018

Pour la première fois dans l'histoire de la planète, une époque géologique serait définie par l'action d'une espèce : l'espèce humaine. Mais que l'on isole l'humanité en tant qu'acteur unique ou que l'on pointe le rôle récent de la révolution industrielle, c'est toujours une vision occidentale que l'on adopte pour décrire le basculement annoncé, au risque de tenir à l'écart le reste du monde, humain et non humain. Issu d'un colloque organisé par Philippe Descola et Catherine Larrère au Collège de France, à l'initiative de la Fondation de l'écologie politique, cet ouvrage réunit les contributions de chercheurs d'horizons multiples sur un sujet qui, par définition, traverse toutes les disciplines. Ouvrant la réflexion à d'autres manières d'habiter la Terre, aussi improbables paraissent-elles, il montre que l'avenir n'est pas que le prolongement linéaire du présent.



Les Pieds sur terre - DOCUMENTAIRE

Baptiste Combret et Bertrand Hagenmüller

Producteurs : Bobi Lux / Oxo Films. Distributeur : Les films des deux rives ; 80 min ; 2016 ; disponible en DVD et VOD chez Les Mutins de Pangée

Au cœur de Notre-Dame-des-Landes, le Liminbout, hameau d'une dizaine d'habitants tient le haut du pavé. Agriculteur historique, paysans syndicalistes, locataires surendettés venus chercher une autre vie, squatteurs plus ou moins confirmés y apprennent à vivre et à lutter ensemble au quotidien. « Ici, disent-ils, on ne fait pas de la politique : on la vit. » Loin des représentations habituelles de la ZAD, le film est une immersion dans le huis clos de ce village devenu au fil des années symbole de la lutte contre l'aéroport et son monde.

LIVRES, REVUE ET FILMS



Sirius - ROMAN

Stéphane Servant

Rouergue
20,5 x 14,1 cm ; 480 p. ; 16,50 € ; ISBN : 978-2-8126-1433-0 2017 ; août 2017

Alors que le monde se meurt, Avril, une jeune fille, tente tant bien que mal d'élever son petit frère, Kid. Réfugiés au cœur d'une forêt, ils se tiennent à l'écart des villes et de la folie des hommes... jusqu'au jour où le mystérieux passé d'Avril les jette brutalement sur la route. Pourchassés, il leur faut maintenant survivre dans cet univers livré au chaos et à la sauvagerie. Mais sur leur chemin, une rencontre va tout bouleverser : Sirius. « Stéphane Servant, en nous menant dans cet univers de fin du monde, nous connecte à notre présent, à nos choix, à nos actes. Il nous accompagne sur le chemin de la pensée, pour réinterroger les fondements et les fondamentaux de l'humanité. » (Lucie Braud, sur eclairs.aquitaine.fr)



Peau-rouge - COURT-MÉTRAGE

Maya Haffar

Producteurs : La Petite Fugue / Drakkar Films ; 25 min ; 2017 (pour des projections, contacter le producteur)

Un été caniculaire, au milieu de nulle part. Une petite équipe est envoyée en pleine forêt pour implanter le tracé d'une voie, en amont d'un chantier d'aménagement routier. Diane, topographe et seule femme du groupe, émet des doutes quant à la faisabilité des travaux.



Dynamiques environnementales - Journal international des géosciences et de l'environnement - REVUE

Directeurs de publication : Richard Maire

(CNRS- Université Bordeaux Montaigne)

et Gabor Tóth (West University, Hongrie).

Rédacteur en chef : Teddy Auly

Derniers numéros parus : n° 38 – 2016 – *Entre ciel et mer : environnements insulaires et sociétés* – ISBN : 979-10-300-0068-9 ; n° 39/40 – 2017 – *Explorateurs, femmes et hommes de science – Voyages en terres mal connues* – ISBN : 979-10-300-0031-3
Format 21 x 29,7 cm ; 22 € ; env. 220 pages/numéro - 38 numéros parus – blog : dei.hypotheses.org

Dynamiques environnementales est une revue scientifique à la croisée des disciplines, des approches des sciences de la Terre et des sciences humaines et sociales. La ligne éditoriale s'appuie sur le concept d'interaction homme/milieu, c'est-à-dire l'évolution et l'accélération des pressions anthropiques sur les ressources et les fonctionnements naturels. Le but est de comprendre le fonctionnement du patrimoine naturel pour mieux le gérer, donc de pratiquer les changements d'échelles et d'avoir *in fine* une vision transdisciplinaire. Pour ce faire, la revue publie en amont des travaux en sciences de la nature et en aval des travaux en sciences humaines et sociales qui démontrent la nécessité de mieux prendre en compte les principes universels régissant les systèmes complexes.



Le Temps des forêts - DOCUMENTAIRE

François-Xavier Drouet

Producteur : l'Atelier documentaire. Distributeur : KMBO ; 103 min ; 2018 ; sortie en salles septembre 2018

Symbole aux yeux des urbains d'une nature authentique, la forêt française vit une phase d'industrialisation sans précédent. Mécanisation lourde, monocultures, engrais et pesticides, la gestion forestière suit à vitesse accélérée le modèle agricole intensif. Du Limousin aux Landes, du Morvan aux Vosges, *Le Temps des forêts* propose un voyage au cœur de la sylviculture industrielle et de ses alternatives. Forêt vivante ou désert boisé, les choix d'aujourd'hui dessineront le paysage de demain.



Un artiste à l'œuvre : Guillaume Trouillard

Après la démission du gouvernement de Nicolas Hulot, qui peut résonner comme un désaveu pour l'écologie politique, il paraît opportun de se tourner vers ceux qui, par leurs actes et leurs convictions, agissent en faveur de notre planète. Les artistes, quels qu'ils soient – écrivains, cinéastes, plasticiens, illustrateurs... – parce qu'ils influent sur notre sensibilité, notre émotion, notre culture, sont sans doute les plus aptes à nous conduire vers une prise de conscience écologique réelle et à faire évoluer en profondeur nos comportements sociaux.

Guillaume Trouillard fait partie de ces artistes engagés qui par leur travail nous aident à ouvrir les yeux, parfois même de manière un peu brutale, sur des réalités que nous nous efforçons trop souvent de ne pas voir. Mais ce trait exacerbé, qui met à nu nos sociétés modernes, n'est que l'envers d'un attachement profond à la beauté du monde. Il nous frappe comme un avertissement, un appel à une réflexion collective et pertinente sur les dérives de notre société capitaliste.

Si le dévoiement du lien de l'homme à la nature, l'artificialisation du monde, ou encore l'isolement sont souvent évoqués dans ce numéro, c'est pour mieux leur opposer des actes de résistance porteurs d'espoir.